

# MAGASIN de COIFFURES de PALMER

1745 RUE NOTRE-DAME.



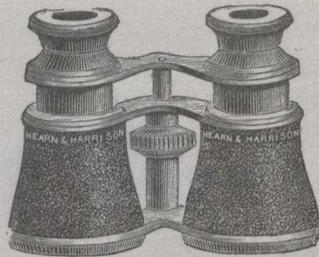
Nous venons de recevoir des nouveautés fashionables et artistiques en marchandises convenables pour la chevelure.

## Le Carnot

La dernière coiffure à Paris.

Le Toupet Borden est un grand succès. Aucune dame ne peut s'en passer.

Trois magnifiques appartements privés pour la coiffure des dames.



Thermomètres,  
Baromètres  
Instruments  
de dessin  
Photographie

CHEZ

**HEARN & HARRISON,**  
OPTICIENS,

1640-1642 NOTRE DAME, - MONTREAL.

Loupes,

Microscopes,

Lanternes

Magiques,

Graphoscopes,

Pince-nez.



1640-1642 NOTRE DAME ST



# BERLIN HOUSE

Le plus grand établissement de Manteaux du Canada.

"Spécialités"

**MANTEAUX, COSTUMES, SOIES**

ET

**ETOFFES A ROBES.**

**BEDARD & VINCENT,**

1810 & 1812 Rue Notre Dame.

Modistes "Couturières" de première classe attachées à l'établissement.

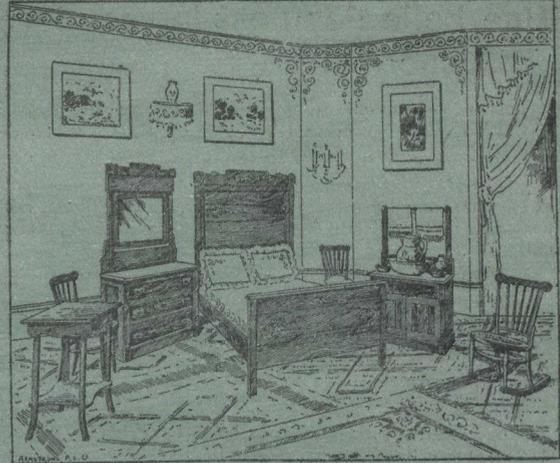
LE

## Stimulant au Vin de Rancio

DE LA

Maison **CUSENIER** de Paris  
Est le Meilleur Tonique.

Un verre avant chaque repas reconstitue le tempérament le plus faible.



BELL TELEPHONE 6710.

## Quelque Chose d'Extraordinaire

1 Ameublement Chambre à Coucher, dessus en marbre, 7 morceaux.  
 Ameublement complet de Salle à diner, 8 morceaux.  
 Set de Salon en Noyer Noir solide, 6 morceaux.  
 Ameublement de Cuisine en Bois Franc, 4 morceaux.

LE TOUT POUR \$65.

CHEZ

# N. G. VALIQUETTE

Manufacturier et Marchand de Meubles

Porte voisine de... 1575 rue Ste-Catherine, MONTREAL.  
 MM. Dupuis Freres.

GRANDE SPÉCIALITÉ DE BOURRURE.



## Une belle Peau est la première condition de la Beauté.

Les personnes qui se servent de l'Eau de Beauté "**LE VIDO**" ont la peau blanche, claire, douce, transparente, unie et fine.

**LE VIDO** est une eau composée de plantes aromatiques et emollientes qui assouplissent la chair, communiquent à la peau une douce odeur et en amollissent puissamment les callosités.

**LE VIDO** guérit comme par enchantement toutes les maladies de la peau et fait disparaître les rides.

### CE QU'ON EN DIT :

..... Je suis tellement satisfaite de l'emploi de votre merveilleuse Eau de Beauté "**LE VIDO**," que je vous adresse l'expression de ma satisfaction en vous autorisant à en faire tel usage qu'il vous plaira.

(Signé) Hélène LOYS,

*Artiste lyrique de l'Opéra Français.*

..... Votre Eau de Beauté "**LE VIDO**" donne à la peau la souplesse, le poli et la carnation désirables.

(Signé) E. BLONVILLE,

*Artiste de l'Opéra Français.*

..... Pour ma part, je ne quitterai pas Montréal sans emporter une ample provision de votre produit.

(Signé) MONTFORT.

..... J'ai fait usage de votre Eau de Beauté "**LE VIDO**," et j'affirme que je ne connais aucun produit capable de rivaliser avec votre préparation.

(Signé) Julia HOSEZ.

Pour éviter les contrefaçons et imitations, voyez à ce que chaque bouteille porte notre marque de fabrique.

Prix : **\$1.00** la grande bouteille

PROPRIÉTAIRE :

**THE MONTREAL CHEMICAL CO.**

Montreal & New York

## UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE.



Poitrine parfaite,  
par les

+ +

**Poudres  
Orientales**

Les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le développement de la fermeté des formes de la poitrine chez la femme.

**SANTÉ ET BEAUTÉ.**

Une boîte avec notice, **\$1.00.** Six boîtes, **\$5.00.**

En vente dans toutes les Pharmacies de première classe.

Dépot général pour la Puissance,

**L. A. BERNARD, 1882 rue Ste Catherine, Montreal.**

— AGENT DE LA MAISON —

..... **A. DENAEYER & CIE.,** Bruxelles, Belgique.

## ELIXIR DENAEYER

Le tonique le plus énergique dans les maladies de



**Poitrine, de l'Estomac,  
des Intestins, l'Anémie,  
la Convalescence,**

La seule préparation de fer parfaitement assimilable.

En vente dans toutes les Pharmacies.

DEPOT PRINCIPAL : **Pharmacie BERNARD.**

## Dr. J. G. A. GENDREAU CHIRURGIEN DENTISTE No. 20 Rue St. Laurent MONTREAL.

Extraction de dents  
sans douleurs par  
l'électricité et par  
anesthésie locale.



ou sans palais d'après  
les procédés les plus  
nouveaux.

Dents posées avec

Telephone 2818.

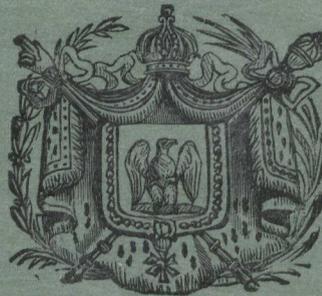
HEURES DE CONSULTATION : de 9 A.M. à 6 P.M.

## L. J. HÉRARD

26 Rue St. Laurent

Les dames trouveront chez L. J. Hérard, marchand de fer, 26 rue St. Laurent, un assortiment complet et choisi de tout ce qu'il leur faut en objets de quincaillerie, de fantaisie, etc.

**L. J. Herard,**  
26 RUE ST. LAURENT.



Plus de  
Cheveux  
Gris.

LA CHEVELURE est la marque distinctive et caractéristique des différentes races humaines, sa beauté est plus ou moins luxuriante en raison de la civilisation des peuples.

UNE BELLE CHEVELURE est aussi le plus attrayant ornement de la femme.

Il faut beaucoup de soins et d'attentions pour conserver aux cheveux leur beauté, leur couleur et en prévenir la chute prématurée ; vous obtiendrez ce résultat en vous servant du

RENOVATEUR  
PARISIEN DE

**LUBY**

Rien n'égale cette scientifique préparation contre la chute des cheveux et pour leur rendre leur couleur naturelle. C'est aussi un article de toilette indispensable.

# LE COIN DU FEU

Revue Mensuelle

ABONNEMENT :  
\$2,00 PAR ANNEE }

JUILLET 1894

{ ADMINISTRATION :  
63 RUE ST. GABRIEL.

## SOMMAIRE

CHRONIQUE	Mme Dandurand.	LA MODE,	Jeanne
TRAVERS SOCIAUX (XVI. Le Luxe),	Marie Vieuxtemps.	ICI ET LA,	***
LA CONDITION PRIVÉE DE LA FEMME,	Yvonne.	LA CUISINE,	Tourne-Broche
SAVOIR-VIVRE,	***	HYGIÈNE,	***
LITTÉRATURE,	Météore.	PETIT COURS DE MYTHOLOGIE,	***
CONSEILS DE LA MÈRE GROGNON,	***	SOUVENIRS DE VERDI,	***
UN MONUMENT ÉLEVÉ A UNE FEMME,	Mme. Dandurand.	UN PRIX DE VERTU,	Fules Simon
		PAGE DES ENFANTS, (La Lutte pour la Vie),	***

## Chronique

J'ai visité tout dernièrement une des villes les plus intéressantes des Etats-Unis. Plairait-il à mes lectrices d'en avoir quelque idée sans la peine d'y aller voir ?

Qu'elles soient sûres au moins que je n'abuserai pas de l'avantage que cette dernière circonstance me donne, et que mes simples récits ne s'inspirent pas de la devise des voyageurs gascons : *A beau mentir qui vient de loin.* Ma seconde raison pour agir avec une pareille prudence est que Boston n'est pas assez loin de nous pour qu'il ne soit possible à chacune d'y aller vérifier mes affirmations.

Boston possède le quart de la population de New-York, mais elle est infiniment plus pittoresque que la bruyante et banale métropole américaine dont elle ne craint pas de se poser en rivale sur plus d'un point.

On n'ignore pas que la jolie capitale du Massachusetts a été nommée — j'ignore si c'est par elle-même ou par d'autres — l'Athènes américaine. Ses habitants dans tous les cas ont le sentiment de leur dignité et la conscience de leur valeur.

Au cours de leur conversation, un mot vient vous rappeler de temps à autre que vous vous trouvez à Boston dans un "intellectual centre." Ces prétentions, au reste, ne sont pas déplacées.

La presse locale a la réputation d'atticisme qui convient à l'Athènes moderne. L'*Art Museum* possède des richesses qui font l'admiration des étrangers. Mounet-Sully et les artistes qui l'accompagnaient furent étonnés en le visitant, d'y découvrir deux superbes toiles de Boucher qu'envierait le Musée du Louvre à Paris.

On y voit encore des tableaux de Corot, de Watteau, de Greuze, Delacroix, etc., etc. Une riche collection de portraits émaillés du siècle dernier attire et charme l'œil, parmi ces chefs-d'œuvre du pinceau.

Ils nous montrent en miniature avec la précision, avec les couleurs de la vie elle-même, de ravissantes marquises aux cheveux poudrés, de belles duchesses portant crânement leur panache de plumes. Au milieu de la vitrine qui contient cette pléiade de royales beautés, s'exhibe dans un médaillon plus grand que les autres un portrait du Général Bonaparte. Il ne lui manque absolument que la parole. Tout le génie du héros brille dans ce regard profond qui fascine et vous retient là comme malgré vous. Cette merveille est prêtée au Musée par je ne sais quel millionnaire de collectionneur qui l'a achetée à la vente des biens du maréchal Soult, à Paris. Qui sait si le compagnon

de Napoléon ne tenait pas ce portrait de l'empereur lui-même.

La célèbre Université d'Harvard, qui à elle seule est tout un village, possède également trois musées. La section de l'histoire naturelle est particulièrement intéressante. Une infinie variété de fleurs, de plantes, de produits végétaux de tous les climats y sont représentées par de parfaites imitations en verre. Le pollen des fleurs, les graines des fruits montrés tels que grossis pas le microscope, nous révèlent tous les secrets de l'obscur vie des plantes. Cette démonstration tangible équivalait à un cours de botanique. Au moment de notre visite, une institutrice, accompagnée de plusieurs jeunes filles, donnait sa leçon en illustrant des exemples qu'elles avaient sous les yeux.

Ma petite compagne elle-même — qui, à ne vous rien céler, était ma fillette — fut très intéressée par e gros fruit jaune de forme oblongue dont la graine grillée nous donne le chocolat. Le chocolat ! voilà qui parle à l'imagination des enfants. Les plantes qui portent le café, la muscade, le clou de girofle, le riz, le caoutchouc à l'état brut ; la canne à sucre, le fruit neigeux du cotonnier sont encore des sujets d'émerveillement pour des cerveaux enfantins. Mais ce qui stupifia absolument celui de mon élève ce fut la machoire d'une baleine géante, laquelle machoire, placée horizontalement du parquet au plafond, avait la hauteur de deux ou trois hommes.

— Je comprends maintenant, dit-elle, comment la baleine a pu avaler Jonas.

Je la soupçonne d'avoir jusqu'à ce moment entretenu une méfiance impie à l'endroit de la capacité proverbiale du monstre biblique.

L'institution dont la ville de Boston peut être le plus justement fière c'est sa bibliothèque publique. L'édifice qu'elle lui fait construire actuellement est le plus remarquable de tous ceux qu'elle possède. C'est un superbe monument du style de la Renaissance italienne, d'une pierre presque blanche, massif et somptueux. Il embrasse sur Copley Square — un des plus beaux endroits de la ville — une superficie de près de cinq acres de terre, et coûtera, à ce que l'on croit, quatre millions.

Un grand peintre français aura à lui seul une somme fabuleuse pour décorer la grande salle.

La bibliothèque a dans les faubourgs et la banlieue des succursales nombreuses. Dans le but de faciliter l'accès des livres au public, les directeurs ont établi des dépôts dans une foule de pharmacies. Les citoyens n'ont qu'à laisser leur ordre là ; des employés passent chaque jour pour prendre la liste des ouvrages demandés et les y apporter aussitôt. Les étrangers sont bienvenus à bénéficier de ces avantages. Boston n'a que le double de la population de Montréal. Comparez sa bibliothèque avec la nôtre... si vous la trouvez.

J'aurai mis le sceau à la bonne réputation de cette ville généreuse et de ce "centre intellectuel" en vous disant que les garçons et les filles peuvent y faire un cours complet sans qu'il en coûte un sou à leurs parents.

Dans cet État idéal du Massachusetts, les sénateurs et les juges sont scandaleusement jeunes. Le président du Sénat, dont la chevelure est "à aile de corbeau," n'a pas même la décence de saupoudrer un peu de farine sur son toupet ; un des juges de la Cour Suprême m'a paru avoir juste la dignité d'un commis de nouveautés.

Ils n'en sont pas moins sages, assure-t-on. "En ce pays démocratique, me disait la femme d'un député, nous 'donnons une chance' aux jeunes." Et soulignant par un sourire une expression du "slang" américain : "*Old people dont 'catch on' quick enough,*" ajouta-t-elle.

J'eus l'honneur d'être présentée au *Women's club* — une organisation puissante, vieille de vingt-cinq ans, où les hommes sont admis à discuter — et au *Cercle de la Presse* féminin. Devant trente ou quarante membres présents, dont quelques-uns appartiennent aux plus grands journaux américains, une correspondante du *Nineteenth Century* nous lut une fort jolie nouvelle inédite. Peut-être faut-il attribuer au grand nombre de femmes qui s'occupent de journalisme, la bonne réputation de la presse bostonienne ?

Une grande convention des ouvrières de la Grande République, ayant à leur tête quelques femmes célèbres par leur philanthropie, eut lieu à Boston durant notre séjour dans cette ville. L'assemblée fit d'excellente besogne, s'il faut en croire les premiers journaux locaux qui publièrent chaque jour ses débats.

Aux Etats-Unis, les journalistes sérieux qui ont appris à respecter les associations féminines pourraient en remonter à quelques-unes des nôtres dont l'ignorance en est encore aux clichés d'un persiflage suranné.

Parlant d'œuvres philanthropiques, nous avons admiré l'entreprise de Monseigneur Williams, évêque de Boston. Cela s'appelle *the Working Girls' Home*. La maison, quoique tenue par les Sœurs Grises, n'a rien de l'austérité d'un couvent. On y pensionne les demoiselles de magasins, dont les parents n'habitent pas la ville, ou qui, pour une raison ou pour une autre, ne peuvent se retirer chez elle. Moyennant deux, trois, quatre ou cinq piastres par semaine, ces jeunes filles trouvent dans cet asile un *home* confortable et sûr. Celles qui paient le moins doivent partager une large pièce avec deux ou trois compagnes. Les plus fortunées pouvant donner cinq piastres ont une chambre tout à fait coquette, au premier ou au second, qu'elles habitent seules. Dans de jolis salons les pensionnaires reçoivent, quand il leur plaît, leurs amis et amies. Seulement, comme il faut s'attendre à ce que les protégées d'un évêque soient plus sages que les autres, les portes de leur *Home* se ferment à dix heures.

La cuisine de sœur Mongeau (c'est le nom de la supérieure) est excellente. J'ai vu, sinon goûté,

le pain qui se fait à la maison et les *rolls* chauds qu'on sert chaque matin au déjeuner. Ils étaient appétissants.

L'aménagement de ce paisible hôtel comporte toutes les commodités domestiques que peuvent donner l'électricité et la vapeur. L'élégance et le bon goût en distinguent l'ameublement.

Il faut connaître la vie misérable, exposée à mille dangers, des ouvrières des grandes villes pour comprendre combien utile et bienfaisante est pour leur classe, l'œuvre de Mgr Williams, si habilement secondée par la R<sup>de</sup> Sœur Mongeau et ses compagnes.

L'Athènes américaine qui a toutes les ambitions veut être une des plus belles villes des Etats-Unis. Son Franklin Park dépasse en étendue le Parc Central de New York; elle travaille constamment à réaliser un plan qui relie entre eux tous ses jardins publics, de façon à enceindre la ville toute entière. Dans quelques années, son but étant atteint, ou pourra faire une promenade de plusieurs lieues autour de Boston sans quitter les frais ombrages et les charmes d'une nature embellie par la main de l'homme.

Que de salutaires leçons nos voisins ne nous donnent-ils pas !

M<sup>me</sup> Dandurand.

## Travers Sociaux.

### XVI.

#### LE LUXE.

Nous avons eu l'idée de demander aux principaux marchands de cette ville, leur opinion sur la question suivante, à savoir :

*Quel est celui des deux sexes qui fait le plus de dépenses pour la toilette ?*

Les réponses n'ont pas été aussi concluantes que nous l'aurions voulu.

Quelques-uns se récusent en avouant l'embarras dans lequel les mettrait l'obligation de se prononcer pour ou contre des clients également précieux.

A la vérité, l'impression qui se dégage de leurs déclarations ambiguës c'est que — sauf chez les

pauvres gens—l'habillement féminin coûte plus cher que celui du sexe *sans vanité*.

(Qui est-ce qui proteste ?)

L'un d'eux, pour corriger le mauvais effet de cette affirmation assez nette, ajoute : "Cependant, les femmes achètent avec plus d'économie."

Des pères de familles, consultés à leur tour, nous ont donné les jugements les plus divers.

Plusieurs hésitèrent et ne purent rien décider. D'autres déclarèrent nettement que le vêtement masculin est des deux le plus coûteux, ce qui fit hausser les épaules aux heureux pourvoyeurs et propriétaires de quatre ou cinq filles élégantes.

Ceux qui — outre un pareil trésor — avaient encore le pesant honneur de sustenter les dignes frères de ces demoiselles hochaient la tête. “ Il est vrai que les toilettes de nos filles, disaient-ils, nous prennent beaucoup d'argent, mais...”

Ce “ mais ” est un abîme insondable. Ce *mais*, sans absoudre les femmes extravagantes, est la condamnation de la grande majorité de l'autre sexe.

Comme son erreur est la cause d'une foule de maux dont il souffre tout le premier, qu'il nous permette de la lui démontrer ici, non dans une idée de récrimination hostile, mais — ainsi qu'on dit aux enfants en leur donnant le fouet — pour son plus grand bien.

Je le répète : rien n'excuse une femme de se livrer à de folles dépenses, pas même l'exemple de son mari.

A quoi songent pourtant certains pères de familles qui prêchent l'économie avec accompagnement de tonnerre chez eux, et qui dépensent pour leurs plaisirs ou — selon leur expression — “ pour leurs distractions,” autant, ou presque, qu'il en faut pour faire marcher la maison.

Un petit fait indiscutable éclairera la conscience de tous ces aveugles pécheurs.

Des fortunes s'édifient tous les jours par l'exploitation des défauts du sexe fort accessible à mille faiblesses.

Il y a des cigariers millionnaires ; le commerce le plus lucratif et le plus sûr dans notre ville comme dans bien d'autres est le débit des liqueurs spiritueuses.

Quand vous voyagez dans les grandes villes d'Europe et des Etats-Unis, on signale à votre admiration des édifices exceptionnellement somptueux qui sont des Cercles masculins.

Les sommes d'argent dépensées pour les sports de la chasse, du cheval, et autres aussi peu conjugaux, ne se comptent pas.

Il ne faudrait pas rétorquer que mainte industrie, aussi fertile ou nuisible, doit sa prospérité à l'encouragement des femmes, car il n'en est pas beaucoup de celles-là — s'il en existe une seule — qui ne recrutent leur clientèle aussi bien dans l'un que dans l'autre sexe.

Est-il raisonnable, dites-moi, qu'un chef de famille, maître d'un certain salaire ou revenu quelconque,

force son monde à adopter un train de maison n'en demandant que la moitié tandis qu'il consacre le reste aux caprices de l'ogre insatiable qui s'appelle son “ plaisir ”, idole impérieuse que sa faiblesse souvent sert en gémissant ?

Que de pères en effet invoquent la sainte économie pour refuser un voyage à leur femme, quelque innocent plaisir à leurs filles, et qui, en leur tournant le dos, s'en vont droit au club perdre en dix parties de *poker* deux fois la somme qui aurait fait le bonheur des leurs.

On sait par quel noviciat la plupart des jeunes gens se préparent à devenir des “ profès ” aussi accomplis.

Un avocat de quelques années, un médecin qui commence à percer, un débutant en passe de succès doivent, pour ne pas être regardés comme des excentriques, adopter les habitudes de leurs devanciers. Ce catéchisme du parfait viveur ils le savent bientôt par cœur.

Quelques-uns de ses commandements enjoignent de :

1. Ne perdre aucune occasion de noyer sa raison dans son verre en ces saturnales ou fêtes nocturnes pour lesquelles tout prétexte est bon : *enterrement de vie de garçon*, succès, fête, ou mort peut-être d'un ami, que sais-je ! (condition essentielle pour établir sa renommée de “ bon luron.”)

2. D'appartenir à quelque club fashionable ; d'y savoir perdre sans sourciller toute sa petite fortune, et même davantage.

3. De s'habiller à l'anglaise.

4. De fumer comme un paquebot.

5. De ne plus fréquenter les salons.

6. De faire au moins une fois l'an un voyage dans quelque grand *centre intellectuel*, et en rapporter de merveilleuses relations, “ d'excellentes histoires ” à ses amis de cercle.

7. *Payer la traite* plusieurs fois le jour à des copains qui rendent la politesse incontinent.

8. Et le reste, et le reste. Ces messieurs ne m'accuseront pas d'écrire une phrase vide de sens quand je dirai que j'en passe et des meilleures.

Et voilà ce que beaucoup de gens appellent des bons partis ! Dieu en préserve nos filles !

Pourquoi appeler des bons partis des gens

qui, ayant le talent de faire de l'argent, montrent des aptitudes supérieures pour le dépenser ?

Ceux qui en réalité méritent cette flatteuse épithète doivent être qualifiés de nigauds par leurs brillants camarades.

Sur la route de chacun comme sur le chemin de Damas, la Providence a placé l'ange du salut. C'est un amour simple et vrai qui attire, qui séduit en eux ce que la jeunesse a laissé de pur et de droit.

Ceux qui comme Saul obéissent à la grâce et se marient tout bonnement, comptant sur le secours de Celui qui donne aux petits des oiseaux la pature ; sur le bon sens et le dévouement de celle qu'ils épousent, mais surtout sur leur travail et leur courage, voilà, à mon sens, les "bons partis," tout pauvres qu'ils sont.

Quand les autres s'écrient que la vie devient bien dure ! qu'on ne peut plus songer à se marier, que les jeunes filles sont trop exigeantes, et qu'il faut trop d'argent pour se mettre en ménage, il entre plus d'égoïsme que de prudence dans leur déclamation.

Ils ont peur des privations pour eux-mêmes. Le luxe, ou, pour mieux dire, le gaspillage, leur est devenu une seconde nature. L'idée de se réformer les épouvante. Le bonheur leur semble acheté trop cher du prix de quelques sacrifices. Ils y renoncent sans trop de peine au moment où ils tiennent toutes les compensations du plaisir. Cette résignation fatale est la première punition de leur endurcissement.

Tant d'erreurs ont pour point de départ ce principe faux adopté de bonne heure :

Que la fréquentation des salons et la nécessité de faire face à toutes les obligations sociales constituent une taxe fort onéreuse pour un jeune homme un peu répandu.

Voilà le premier prétexte qui les jette dans cette "vie de garçon" dont les exigences moins avouables deviennent beaucoup plus considérables.

Le seul article de ces libations intelligentes, l'innocent échange de *cocktails* et arrosage continu de gosiers amis, coûtent à quelques-uns, régulièrement : quatre ou cinq piastres par jour.

Il n'en faut pas davantage pour faire vivre confortablement toute une petite famille ; pour s'assurer aussi un bonheur plus paisible et plus sûr, de précieux dévouements pour "plus tard."

Ce "plus tard," pauvres Sauls, c'est le moment où vos fidèles compagnons des jours heureux sont devenus chauves comme vous, distraits comme vous d'une vieille amitié, par le soin d'une goutte qui ne fait que croître et embellir chaque jour et dont les douceurs sont les dernières qu'ils partagent encore avec vous.

Ne vous moquez pas de cet âge malheureux plus précoce et plus terrible pour ceux qui l'ont insollement bravé que pour les honnêtes gens.

C'est quand le rhumatisme et la paralysie vous clouent solitaires sur votre chaise d'invalides que vous reconnaîtrez le néant de certaines amitiés et apprécierez la parole de l'Esprit-Saint : *Malheur à celui qui n'a au our de lui pour le consoler et le soigner que des mains d'hommes.*

En finissant par cet assaut sur la corporation des vieux garçons, j'ai le sentiment de ne m'être pas écartée de mon sujet, puisque, de tous les luxes, le célibat est le plus coupable.

A mes jeunes amies et — si elles ne me trouvent pas trop audacieuse — à leurs mères je soumettrai dans un prochain chapitre quelques remarques les concernant.

*Marie Vieuxtemps.*

### De la Condition Privée de la Femme.

Je viens aujourd'hui offrir aux lectrices du COIN DU FEU une petite étude qui, toute savante qu'elle paraît, ne me laisse que fort peu de mérite, puisque je leur sers quelques notes, fruits de lectures diverses sur un sujet justement fait pour intéresser toute femme sérieuse.

Ce travail sommaire sur la condition privée de la femme a pour objet l'étude d'usages, de mœurs

et de lois qui ont fait à la femme une place déterminée dans la famille et dans la société.

Le cadre restreint que je me suis tracé ne laisse place que pour les grandes lignes. Je dois ainsi supprimer dans l'intérêt du lecteur des détails souvent arides et ennuyeux pour l'imagination.

Que les gais minois des jeunes filles ne s'assombrissent pas, car nous garderons des pro-

blèmes abstraits. Je vais faire de l'histoire ; un récit, voilà tout !

Fénélon dit quelque part, lui, qui veut avant tout que la femme sache se taire et obéir, qu'il serait bon qu'on donnât à celle-ci quelques notions de droit. La part plus ou moins grande de responsabilité qu'on lui accorde dans l'administration de ses biens exige en effet qu'on développe chez elle les notions élémentaires qui la mettront en état d'apprécier sainement les actes juridiques et civils auxquels elle prend part.

C'est à dessein que j'évoque cette grande et calme figure du XVII<sup>e</sup> siècle. Je veux, en la leur présentant, tranquilliser les plus rebelles, celles qui sont prêtes à fuir effarouchées, croyant qu'on veut les revêtir de la toge parcequ'on leur parle d'hypothèque ou de tutelle.

La condition privée de la femme, soumise à la loi universelle de l'éternel mouvement, a subi depuis le commencement du monde et chez les peuples divers les phases les plus variées, les plus étranges, les plus contradictoires.

Nul rêve, nul système philosophique, si absurde qu'il soit, qui n'ait été déjà réalisé et qu'on ne retrouve dans quelque fragment de l'histoire de l'humanité ; nul appétit, nul instinct grossier de l'homme, auquel la loi n'ait songé à mettre un frein. La femme, intimement unie aux grandes passions qui ravagent le cœur, en subit aussi les inconséquences et les caprices.

Malgré les tâtonnements, les aberrations du législateur jetant les bases du droit qui, hélas, à l'origine n'est pas le même pour tous, on tressaille de joie en constatant à travers les évolutions de l'humanité, sa perpétuelle aspiration à établir le règne de l'équité dans son sein.

Je serais tentée dès le début de vous parler de l'influence du christianisme et du pas décisif qu'il fit faire à cette question ; mais ce serait anticiper et m'écarter du programme que je me suis tracé, puisque je dois procéder méthodiquement et faire de l'histoire.

Les ténèbres qui enveloppent le berceau de l'humanité rendent toute connaissance sur ses origines fort incomplète, et les premiers bégaiements de l'homme qui s'essaie à vivre nous arrivent à travers la légende.

Pendant cette première période, la femme semble jouir de la plus entière indépendance. Affranchie des liens du mariage, c'est par elle que se comptent les généalogies ; sa puissance paraît être égale à celle de l'homme, elle se mêle à ses travaux, à ses assemblées, elle les domine quelquefois. Ces privilèges auxquels nous avons peine à croire, tant ils sont étrangers à nos mœurs, n'en trouvons-nous pas des vestiges dans l'histoire même de notre colonie, parmi nos Indiens du Canada ?

Tandis que chez les Hurons et les Iroquois les hommes forment le clan, la tribu, sorte d'association civile, la famille, le sang se retrace par les femmes, et l'enfant du chef de la nation est exclu de la succession de son père en faveur du fils de la sœur de ce chef. On rapporte des coutumes analogues chez les habitants du désert en Afrique. Les Amazones du Dahomey en sont un exemple.

Mais cette condition de la femme dans l'antiquité fut généralement modifiée quand la vie patriarcale s'organisa.

Le mari en achetant sa femme acquit sur elle un droit de propriété. Nous voyons alors la femme abdiquer sa personnalité devant celle du chef de famille. Son individualité est complètement anéantie ; elle est livrée sans merci entre les mains de son maître et juge, son père ou son époux. Sa vie est leur bien, c'est pour eux qu'elle travaille, c'est pour grossir le nombre de leurs descendants qu'elle met au monde ses enfants.

La société, c'est à-dire cette unification des volontés qui tendent vers un même but, ne pouvait être entendue autrement chez ces barbares ; leur esprit inculte, qui se refusait à concevoir un système savamment élaboré, ne pouvait comprendre ce que nous, dans notre siècle, nous n'avons pas encore complètement éclairci : ce problème ardu de la parfaite union de deux ou plusieurs individus sous une autorité qui, tout en demeurant une, respecte les droits de tous et soit l'expression fidèle, la résultante de la volonté commune.

Pour eux l'union n'était possible que par la sujétion complète des faibles sous la domination du plus fort.

Mais ce serait une erreur de croire que cette autorité fut toujours tyrannique. Nous devons nous

rappeler que le pouvoir était exercé par un père ou par un époux pour qui la famille était tout. Au-delà de ce cercle étroit que resserraient des liens intimes, il n'y avait que des ennemis.

Aussi la femme exerce-t-elle au foyer une influence plus grande qu'on ne serait tenté de le croire tout d'abord.

Lorsqu'on la voit assimilée à l'esclave, on ne songe guère qu'à la condition de ces malheureux que l'égoïsme raffiné du riche a avilis au point où en étaient les noirs d'Afrique il y a peu d'années encore. Mais l'esclave et la femme dans les mœurs simples des patriarches occupaient à peu près vis à vis du père de famille la position de l'enfant.

Nous retrouverons plus tard un même mot chez les Grecs pour désigner le droit du mari sur sa femme, du père sur son enfant, et du maître sur son esclave.

L'époux achetait sa femme comme il achetait l'esclave, et elle faisait partie de son patrimoine. "La femme, étant la propriété du mari, devait, à la mort de celui-ci, faire partie de sa succession et tomber au pouvoir de ses héritiers. Le mari laissait-il des enfants, la veuve passait sous la puissance de l'aîné de ses fils ; le mari était-il mort sans postérité, son père, son frère, son oncle pouvait à son choix, ou vendre la veuve

"à un nouveau mari afin de trouver dans le prix de revente l'indemnité du prix d'achat qu'avait payé le défunt, ou la prendre lui-même pour femme."—PAUL GIDES.

Quelqu'humiliante qu'ait été alors la position de la femme, reconnaissons, mesdames, que l'humanité avait pourtant fait un grand pas en abandonnant l'âge légendaire où la license effrénée des mœurs s'aggravait d'une liberté sans frein, en sortant de ce chaos moral pour entrer dans la voie de l'association. Cependant, la déchéance de la femme fut alors si profonde, que ce n'est qu'avec grande peine, après 4,000 ans, qu'on lui voit reconquérir sa dignité et reprendre la place à laquelle elle a droit dans l'ordre universel. Il est dans les destinées de l'homme de payer fort cher toute expérience. Avant d'atteindre à la perfection et à l'entier développement de son être comme à celui de ses théories, sa nature faillible et inconstante le fait trébucher souvent.

Nous verrons dans une prochaine étude comment les pouvoirs multiples et les droits divers cumulés sur la tête du chef de famille se modifièrent, se transformèrent plus tard pour se répartir plus équitablement entre tous.

*Fronne.*

*(A suivre)*

### Conseils de la Mère Grognon

Tout est relatif, dit-on. Quelque mauvaise que soit votre condition, elle peut être "le mieux" pour d'autres.

Vous-mêmes dans quelque temps pouvez y revenir avec une idée de progression.

Tout dépend de la tendance. L'homme qui se laisse choir en bas de la montagne et celui qui l'escalade se rencontrent à un certain mo-



ment. A ce moment, cependant, leurs états respectifs ne peuvent se comparer, parce que leurs tendances sont opposées.

Deux arbres accrochés au même niveau de la falaise, l'un ayant la tête vers le ciel et se cramponnant à la rampe, l'autre incliné vers l'abîme, sont destinés—quoiqu'égaux, par leur situation—à un sort bien différent.

# Savoir Vivre.

BALS DE SOCIÉTÉ.—BALS PAR SOUSCRIPTION.

Lorsqu'une femme invitée se présente sans cavalier, un des commissaires chargés de recevoir et d'introduire lui offre son bras et la conduit dans la salle du bal, où il lui cherche une place convenable.

Dans le cas où une mère accompagnerait sa fille et où il ne se trouverait qu'un seul commissaire disponible à leur arrivée, c'est à la personne la plus âgée qu'il devrait offrir le bras, et la jeune fille marcherait aux côtés de sa mère.

Connue ou inconnue des commissaires, toute femme invitée a droit à cette réception.

Si une femme dont on suspecte la moralité ou dont la tenue est incorrecte se présente munie d'une carte d'invitation, quelque ennui qu'on éprouve, on est bien forcé de l'accueillir.

Il y a de ces exécutions qui répugnent aux sentiments généreux de notre époque, et dites-moi s'il n'y aurait pas quelque barbarie, quelque cruauté à chasser une femme à laquelle un commissaire maladroit aurait adressé une invitation, et qui aurait cru pouvoir se fier à sa protection ?

Pour éviter ces incidents désagréables, pénibles, voici un article qui devrait être inséré dans les statuts ou le règlement de toute société : " Tout membre, qui aura sciemment introduit dans nos fêtes une femme de moralité douteuse, sera exclu de la société, sans recours."

D'autre part, il est bon que les femmes honnêtes sachent bien qu'elles ne peuvent aucunement être contaminées par la présence accidentelle d'une femme tarée. Elles se garderont de prendre des airs pudibonds, offensés ; elles ne toiseront pas la brebis galeuse d'une façon insolente, elles ne lui feront aucune impertinence. Tout ce qu'elles pourront se permettre sera de ne pas engager de conversation avec elle et de répondre un peu froidement à ses avances, si elle leur en fait.

Cette *quarantaine* infligée à la femme suspecte sera bien suffisante, dépassera même la mesure aux yeux d'une personne charitable.

## RAPPORTS AVEC LES SERVITEURS.

### DEVOIRS DES MAÎTRES.

Le savoir-vivre nous dicte, comme en toutes choses, la conduite que nous devons tenir à l'égard

de nos domestiques. Nous ne sommes jamais autorisés à leur parler rudement ou impoliment. S'ils reçoivent notre argent, ils nous donnent leur temps en retour et se fatiguent à notre service. Nous ne pouvons donc exiger leur respect que si nous les traitons avec bienveillance et considération. Agir autrement, c'est violer les lois de la réciprocité.

Un homme ou une femme bien élevée ne dit jamais : " Faites ceci. Apportez-moi cela " ; mais, " Voulez vous bien faire ceci ? Apportez-moi cela, s'il vous plaît." Le domestique obéit toujours avec empressement et bonne volonté quand on lui ordonne de faire une chose en prenant un ton de douceur et de politesse.

Les personnes généreuses et délicates ne se servent jamais, en présence d'un domestique, d'une comparaison qui peut être injurieuse pour lui. Par exemple : " Il ment," ou : " Il se conduit comme un laquais." Les grandes dames d'autrefois ne se piquaient pas d'une telle sensibilité, allez-vous dire. Je sais, en effet, qu'une duchesse du dix-huitième siècle avait coutume d'envoyer ses laquais en place de Grève, à chaque exécution, leur disant crûment : " Allez à l'école." — Nous ménageons mieux aujourd'hui la dignité humaine et la juste susceptibilité des petits et des humbles ; c'est l'honneur de notre temps.

Mais nous tombons peut-être dans une autre faute. Nous nous soucions moins que les maîtres d'autrefois de nos domestiques et de leur amélioration morale. Nous n'avons que de l'indifférence pour eux, ils nous la rendent... et avec usure. Nous les payons plus cher, mais nous ne leur témoignons ni ne leur portons aucun intérêt. Un mot bienveillant, affectueux, aurait un certain prix pour eux ; ils seraient reconnaissants d'un conseil donné avec mesure, inspiré par un sentiment de bonté.

Ils ne peuvent s'attacher à nous, ils ne font d'ailleurs que passer dans nos maisons.

Nos grand'mères ont connu une époque où les serviteurs faisaient partie de la famille, de par leurs mérites... et ceux des maîtres. Quand les domestiques avaient donné des preuves de probité et d'honnêteté, on leur accordait la confiance à laquelle ils avaient droit, et ils répondaient bien

tôt par un dévouement absolu. Peu à peu, ils vivaient de la vie des maîtres, on les mettait au courant des affaires, des secrets, des joies, des douleurs de la famille ; ils se réjouissaient ou pleuraient avec elle ; parfois ils oubliaient si entièrement leur personnalité, qu'ils refusaient de se marier pour ne pas quitter la maison où ils étaient entrés tout jeunes, et où ils mouraient comme le chien fidèle.

Le premier devoir du maître à l'égard des serviteurs, c'est de conserver ou de développer en eux les idées de moralité. Leur manière de se conduire, en dehors du service, ne peut, ne doit pas lui être indifférente. Les jeunes filles, surtout, seront entourées d'une sévère sollicitude. Il ne faut pas non plus tenter les domestiques en laissant à leur portée des choses précieuses ou de l'argent. Coupable est celui qui fait naître une mauvaise pensée.

Dans les grandes maisons, la vaisselle plate est confiée au maître d'hôtel, c'est vrai ; mais il sait qu'il en répond, et on fait un inventaire. Les femmes de chambre n'ont pas à s'inquiéter des bijoux ; leur maîtresse les range elle-même, et elle-même les met toujours sous clef. Il est clair qu'on peut se départir d'un tel luxe de précautions quand on a des serviteurs blanchis sous le harnais, ayant donné mille preuves et garanties d'honnêteté.

Les maîtres bien avisés exigent que leurs domestiques se traitent poliment entre eux. Ils ne peuvent les forcer à s'aimer, mais ils doivent les obliger à se respecter. Ainsi on proscriit de chez soi des scènes et des querelles bien désagréables et qui sont d'un effet préjudiciable sur les enfants qu'on peut avoir.

On peut exiger que ses ordres soient strictement exécutés (quand ils sont raisonnables, il va sans dire), mais à la condition de les donner avec précision et clarté et de ne rien contremander, à moins de motifs sérieux. Il y a des maîtres qui accusent leurs domestiques de perdre la tête à la moindre affaire ; c'est à eux-mêmes qu'ils devraient s'en prendre, à la confusion de leurs idées ou, au moins, à la manière confuse dont ils les expriment. Combien aussi de maîtresses de maison qui, semblant ne pas avoir une notion exacte du temps,

donnent mille choses à faire à la fois, quand il faudrait quelques heures pour mener la besogne à bien !

Enfin, il est bon de prendre soi-même quelques soins, pour ne pas accabler les serviteurs de travail. Je connais une dame qui sonne son unique bonne pour avancer des coussins sous les pieds des visiteuses. Cependant le service est très lourd, trop chargé pour une seule personne. J'ai vu souvent une maréchale, princesse du premier empire, très âgée, remettre de ses mains une bûche au feu. Elle ne manquait pourtant pas de laquais, mais elle estimait qu'il ne faut pas les déranger pour si peu. Je suis bien de son avis.

On doit s'arranger de façon que le service ne soit pas un fardeau écrasant pour les domestiques, c'est le moyen d'avoir une maison bien tenue et bien ordonnée ; c'est surtout une question d'humanité.

Chaque matin, on donne ses ordres pour la journée. Ce système est excellent si l'on n'a qu'une simple bonne. Il est encore bien plus nécessaire de l'adopter si on a un nombreux personnel à diriger. La régularité du service est à ce prix. Il faut de la mémoire et de la réflexion pour n'oublier aucune chose nécessaire et ne pas faire naître le désarroi dans la maison. Au besoin, on note sur un carnet, dès la veille, à mesure des circonstances, ce qu'on aura à commander le lendemain. Ce faisant, on absorbe beaucoup moins de domestiques, ils n'ont pas sans cesse l'esprit tendu, on leur épargne des allées et venues. Les gens bien élevés plaignent les peines de tout le monde, même de ceux qu'ils payent.

Ces mêmes personnes ne se croient pas déshonorées, au contraire, pour remercier un domestique qui leur apporte quelque chose, qui leur rend un service direct. Elles savent que le serviteur a droit à un peu de gratitude, en même temps qu'à ses gages. Le domestique ne remercie-t-il pas lorsqu'on lui remet la somme mensuelle convenue ? Il a pourtant donné son temps et il a eu des ennuis et des fatigues à supporter.

La politesse des maîtres envers les serviteurs ne doit pas dégénérer en familiarité basse. Par exemple, rien n'est aussi vulgaire que d'écouter les cancans de ses gens. Il faut certainement leur

parler en dehors du service, mais on fait bien de borner la conversation à certains sujets. On s'intéresse à leur famille, on les conseille pour le placement de leur argent, on les engage à faire des économies, on les guide autant qu'on peut dans toutes les circonstances de la vie.

On doit assurer une retraite aux serviteurs qui ont passé de longues années dans la maison. Cette pension est, naturellement, proportionnée à la fortune des maîtres. Dans les familles de vieille souche, on est très généreux sous ce rapport ; on n'hésite pas à s'y priver de certaines choses pour donner plus de bien-être aux vieux serviteurs incapables de travail.

Nous sommes tenus de faire un cadeau au domestique qui se marie étant à notre service. Ce cadeau est en rapport avec nos moyens.

Le maître peut très bien servir de témoin à ses domestiques, et toute la famille assiste à la bénédiction nuptiale. Une femme du plus haut rang ne se déshonore pas, en embrassant, après la cérémonie, la nouvelle mariée qui est sa cuisinière ou la femme de son cocher.

Tout événement heureux, qui se produit, dans la maison où il sert, est signalé, pour le domestique, par une gratification de ses maîtres.

Un travail supplémentaire est toujours récompensé.

A moins de motifs extrêmement graves, on donne huit jours au domestique renvoyé pour se pourvoir d'une place nouvelle. S'il mérite un bon certificat sous le rapport de la probité, on appuie beaucoup sur cette qualité, qui sera sa meilleure recommandation.

Dans le cas contraire, on le ménage sur son livret, c'est-à-dire qu'on n'y inscrit que la durée du temps où il est demeuré à notre service. Ce procédé ne trompe pas les gens chez lesquels il se présente, et qui voient immédiatement que cette simple indication est grosse de réticences. Mais on n'a pas le souci de l'avoir perdu irrémédiablement, dans une foule d'autres cas, où les indélicatesses signalées sur le livret témoigneraient contre lui.

#### ÉTIQUETTE DU SERVICE.

Les domestiques parlent à leurs maîtres à la troisième personne. Ils donnent au maître et à

la maîtresse de la maison la qualification de *Monsieur, Madame*, sans ajouter le nom de famille.

La fille unique ou la fille aînée est appelée, par eux, *Mademoiselle*. Le prénom des plus jeunes filles suit forcément le titre de Mademoiselle, lorsque les domestiques parlent de ces jeunes personnes. Le prénom suit toujours aussi le mot Monsieur, lorsque les serviteurs parlent des fils, même quand le père est mort. La raison de cet usage, c'est que le fils aîné lui-même ne peut être considéré comme le maître de la maison tant qu'il vit avec sa mère.

Un mari, parlant de sa femme aux domestiques, dit : *Madame* ; une femme de son mari : *Monsieur* ; de leurs enfants : *Mademoiselle, Mademoiselle Suzanne, Monsieur Henri*. Les enfants, parlant de leurs parents aux domestiques, disent : Mon père, ma mère.

Les domestiques mâles sont toujours découverts dans la maison. Les femmes, au contraire, n'ont jamais la tête nue ; elles portent le bonnet, sauf la femme de chambre, pourtant. Dans les familles riches, la coiffure des femmes employées est confectionnée avec des dentelles blanches, sans ruban. Le tablier, blanc aussi, est encadré de dentelle ou de broderie. La toilette est très simple, mais d'une scrupuleuse netteté.

La tenue des hommes doit être également d'une propreté irréprochable. Si nous écrivions pour des millionnaires, nous parlerions de la livrée du costume porté à la maison, de celui des grands jours, des jours de gala. Nous indiquerions comment différemment sont vêtus le maître d'hôtel et le chef de cuisine, etc. Disons seulement que, n'eût-on qu'un domestique cumulant diverses fonctions : jardinier et cocher, par exemple, il faut s'attacher à ce qu'il soit toujours très convenablement habillé. Ses habits de travail ne seront jamais ni sales, ni déchirés, et on exigera qu'il prenne soin des vêtements dont on le pourvoit pour son service du dehors et celui de l'intérieur.

Les enfants de la maison ne doivent pas vivre trop familièrement avec les domestiques. Cela n'empêche pas du tout d'inspirer à ses enfants une sorte de déférence pour les serviteurs qui ont vieilli dans la famille, ou dont on n'a qu'à se louer.

Les filles ne sortent pas sous l'escorte d'un domestique mâle. On les fait accompagner par une

femme d'un certain âge, au caractère sûr, qui a donné des garanties de principes.

Jamais, non plus, un homme n'entre dans la chambre d'une jeune fille, je dirai même d'une femme d'un certain âge, pour les besoins du ser-

vice. Si on n'a pas de femme attachée à sa personne, on se sert soi-même, on fait soi-même le ménage de sa chambre et de son cabinet de toilette.

## Littérature.

*Les "Heures Perdues," un volume de poésie par M. Adolphe Poisson, Augustin Côté et Cie., éditeurs, Québec.—L'Opéra Français de Montréal.*

Monsieur Poisson est un modeste. C'est aussi un poète. Les deux sont loin d'être incompatibles.

Là Société Royale du Canada vient de l'élire au nombre de ses membres. On assure qu'il en sera l'homme le plus surpris du monde.

Personne autre que lui ne s'étonnera d'un honneur aussi mérité. Le nouvel *académicien* appartient à l'élite instruite, studieuse et... res-treinte de notre pays.

Il possède avec le sentiment poétique un style correct et souple.

C'est un poète qui connaît sa syntaxe. Ceci n'est pas un éloge ; c'est la constatation d'un fait... trop rare. On l'avoue avec confusion.

Saisirai-je ici l'occasion de conseiller à quelques jeunes gens qui se croient poètes, et ont la rage de se faire imprimer, d'apprendre leur grammaire avant d'oser écrire dans la langue des dieux. Je possède leurs livres qui fourmillent de fautes d'orthographe et de construction. Si ces jeunes gens-là ne sont pas coupables du plus gros péché mortel qui existe en littérature, je veux qu'Apollon me confonde. Certaines pièces de ces innocents contiennent des incongruités ou portent des titres que je ne pourrais décentement citer ici.

Ils veulent être hardis, et ne sont que patauds. C'est qu'il faut, outre la grammaire, — cette pierre angulaire — bien d'autres qualités pour être un vrai poète.

Nous qui appartenons à la légion profane des prosateurs, nous ne saurions les énumérer, mais nous pouvons cependant affirmer qu'elles ne manquent pas à l'auteur des "Heures Perdues."

Son œuvre porte le sceau de l'Inspiration. Elle reprend la vieille histoire du cœur humain, elle

raconte ce que tout le monde ressent, mais cela avec des mots, un enthousiasme et cette grâce harmonieuse qui est le secret du vrai talent.

M. Poisson a une manière heureuse de terminer un sonnet ou toute pièce de vers. Sa dernière strophe est comme l'accord qui ferme dignement une symphonie, ou la clef d'une spirituelle énigme. Elle fait penser à la révérence que nous tire avant de se sauver, une jolie espiègle. Toujours elle couronne crânement l'ensemble.

Nous avons taxé M. Poisson de modestie. Le titre de son livre *Heures Perdues* est une espèce d'humble confession où il entre de l'habileté. L'aveu qu'elle renferme ne manquera pas d'être contredit. "En vérité, monsieur, vous avez une agréable façon de *perdre* votre temps. Il faut continuer."

Les derniers vers de sa préface suintent eux aussi une douce résignation à laquelle je ne crois qu'à demi.

Allez, feuilles *passagères*, dit-il (voilà un dernier mot que l'espoir de son cœur, sans doute, a sacrifié à la rime).

Comme un bouquet d'alcées  
Effeuillez sans pitié  
Ces fleurs de mes pensées  
Ecluses à moitié.

Au vent d'oubli qui passe,  
De tant d'œuvres vainqueur,  
Dispersez dans l'espace  
Ces lambeaux de mon cœur !

Ce serait vraiment dommage que le "vent d'oubli" persécutât d'aussi charmantes pages. Nous le regretterions pour le moins autant que leur auteur.

Je ne veux pas tenter de vous énumérer les beautés du nouvel ouvrage qui vient enrichir notre littérature canadienne. Je ne ferai que citer parmi les pièces remarquables : *Le Réveil*, *Les*

Saisons, Ode à Léon XIII, 1885 et 1886, *Le vieux Curé*, et une dernière qui m'a paru délicieuse.  
La voici toute entière :

## LE PETIT HOMME.

Son regard est plein de sourires,  
Ses lèvres pleines de pourquoi  
Qui provoquent nos rires  
Ou mettent la mère aux abois.

Son intelligence qui s'ouvre  
Comme la fleur s'épanouit,  
Chaque jour maintenant découvre  
Un astre nouveau dans sa nuit.

Surpris de tout ce qui l'entoure,  
Du sol fécond, des cieux éléments,  
En quelque coin du pré qu'il coure,  
Il revient plein d'étonnements.

Oh quelle naïve façon de !  
On dirait que, nouveau Colomb,  
Il vient de découvrir un monde  
Sous les fenêtres du salon !

Encore essoufflé de sa course,  
Il nous dit — récit fabuleux —  
Que dans l'eau claire de la source  
Il a plongé son pied frileux !

Que pour saisir les demoiselles  
Et leurs amis les papillons,  
Bien trop rapides sont leurs ailes,  
Ses petits bras pas assez longs !

Plus de robe ! Ca le transporte,  
Il faut voir de quelle façon  
Chevaleresque et crâne il porte  
Son premier habit de garçon.

Il se promène, il s'examine,  
Il se palpe et dit : Est-ce moi ? ..  
Il se trouve drôle de mine  
Et met tout le monde en émoi.

Il pose son poing sur sa hanche  
D'un geste absolument vainqueur,  
Mais l'on sent sous sa veste blanche  
Battre plus fort son petit cœur !

Il a six ans, c'est presque un homme,  
Il fait la moue, il prend des airs ;  
Et quand par mégarde on le nomme  
Bébé, son œil a des éclairs.

Et si parfois il me demande  
Pourquoi je suis si grisonnant,  
Avec douceur je le gourmande  
Et je lui dis : Rien d'étonnant.

Car tes défauts sont les complices  
Des jours que le ciel m'a repris,  
Et chacune de tes malices  
Met sur ma tête un cheveux gris.

C'est pour cela que tu vois poindre  
Ces cheveux que tu n'aimes pas,  
Alors, ému, je le vois joindre  
Ses petites mains, et tout bas,

Penchant sur moi son frais visage  
Il me dit pour me radoucir :  
" Petit papa, si je suis sage,  
Tes cheveux blancs vont-ils noircir ? "

∞ La saison théâtrale est close. Il convient maintenant d'apprécier l'œuvre de l'Opéra Français durant les huit mois qu'il a appelé presque chaque soir le public Montréalais à ses représentations.

Nous nous félicitons l'automne dernier de la fondation d'un théâtre français dans notre ville française, parce que nous savions que notre population, et surtout la jeunesse canadienne — espoir de l'avenir — est peu portée vers la culture intellectuelle ; qu'à l'une en général et à l'autre particulièrement, les chef-d'œuvres de notre littérature ne sont pas familiers.

Pour éveiller la curiosité et le goût artistique de notre peuple illettré, pour lui faire connaître et aimer nos écrivains, on comptait sur la nouvelle institution.

Ses débuts furent de nature à confirmer de pareilles espérances. Malgré l'insuffisance de ses moyens, la troupe de l'Opéra Français nous donna plusieurs bonnes pièces du répertoire. Elle tenta même l'impossible (et de cela nous la louons moins) en voulant jouer *Carmen*. Malheureusement, de si nobles efforts ne se soutinrent pas longtemps. La comédie fut bientôt entièrement abandonnée, et le choix des opérettes mit l'unique théâtre français de la métropole au rang des *Folies Bergères* ou de ces scènes parisiennes dont les femmes n'approchent pas et que les hommes soucieux de leur réputation ne se vantent pas de fréquenter.

Cependant que s'opérait cette transformation, les abonnés recrutés dans d'honnêtes familles et le public, dont — notez le bien — l'éducation artistique est à faire, étaient toujours les mêmes.

Sans égard pour la modestie et la moralité bien connues de notre population, on tâcha parfois de lui faire avaler de bien vilaines pilules. Devant l'énormité d'icelles la répugnance fut manifeste, et de telles choses que les "Vingt-huit jours de Clairette" ne purent être maintenues sur l'affiche.

En toute franchise, le théâtre ainsi entendu ne peut faire aucune espèce de bien parmi nous. Et, la main sur la conscience, il n'est pas un père de famille qui ne l'admette.

Qu'il rompe la monotonie de notre société engourdie, qu'il amuse, je n'y contredis pas ; mais voilà de bien futiles et bien mauvaises raisons pour distraire sans profit et pervertir une jeunesse déjà trop matérielle, pour instruire d'une triste façon nos femmes et nos filles.

Car on a vu beaucoup de jeunes filles à ces représentations peu édifiantes. C'était inévitable en ce pays où les parents n'ont pas le courage de leurs opinions et ne savent rien refuser à leurs enfants. Est-il raisonnable qu'on sacrifie l'innocence de ces dernières à l'amusement de quelques-uns ?

On alléguera peut-être pour excuser la Compagnie de l'Opéra Français, que le public témoignait d'un goût marqué pour l'opérette, tandis que les soirées où on jouait la comédie rapportaient beaucoup moins. Cela n'était pas étonnant de la part d'un public neuf et d'une éducation littéraire en somme assez primitive. Mais le résultat plus haut mentionné n'était-il pas aussi en partie dû au fait qu'on donnait la prépondérance aux soirées musicales auxquelles prenaient part tous les meilleurs artistes et pour lesquelles on réservait les frais de décors et de mise en scène ?

Au reste, en fut-il autrement que ce serait tout la même chose, et qu'on ne pourrait approuver le bureau directorial de choisir des pièces immorales pour encaisser de bonnes recettes.

Faire de l'argent c'est très bien et très permis, pourvu que la spéculation ne soit pas au détriment de la moralité publique. Les bénéfices pécuniaires sont pour quelques-uns et les maux produits par le mauvais théâtre sont pour tous. Périissent les particuliers plutôt que le plus grand nombre.

Si notre population en est à ce point de ne savoir apprécier que des mets faisandés, il faut attendre pour lui donner du bon théâtre qu'elle en soit digne. Mais en attendant, on ne l'améliorera pas en servant les goûts peu esthétiques qu'on lui prête.

Nous ne serions cependant pas les dernières à regretter la disparition du théâtre français et de voir nos compatriotes aller de nouveau porter à des institutions anglaises l'argent qui pourrait être si agréablement et si utilement employé à se perfectionner dans la connaissance de notre langue et des lettres françaises.

Tout pourrait s'arranger si le gouvernement de la ville établissait un comité de censure, comme il en existe dans les métropoles anglaises, françaises et américaines. Les législateurs qui veillent au maintien des bonnes mœurs ne peuvent se désintéresser d'une question qui les affecte aussi directement que celle du théâtre, ni se reposer entièrement sur une compagnie—dont le premier mobile est de faire de l'argent—du soin de sauvegarder la pudeur.

Dans une des grandes villes des Etats-Unis—il est encore curieux qu'il nous faille prendre nos exemples chez un peuple réputé peu scrupuleux—un théâtre a été fermé pendant plusieurs mois pour avoir joué "l'affaire Clémenceau." Je me demande à quels excès on aurait pu se porter ici avant que la censure—encore à créer—songeât à intervenir.

Mon Dieu nous ne sommes, pas comme on peut le penser, des empêcheuses de danser en rond ni les ennemies du rire. Qu'on nous donne l'année prochaine, avec des artistes capables de les jouer convenablement, quelques-unes des meilleures comédies de Molière. Parole d'honneur on n'y pleurera pas. Et les éclats de joie que soulèveront dans la salle les saillies du grand auteur comique seront plus francs et plus sains que les rires éhontés qui soulignent certaines situations du "Cœur et la Main" ou de "Gillette de Narbonne."

Qu'on nous donne en usant de la plus grande prudence, une idée du théâtre de Beaumarchais, de Marivaux, d'Alexandre Dumas, de Scribe, Legouvé, Augier, Sardou, Pailleron, Meilhac, etc., etc. A plusieurs de leurs pièces les parents avisés se garderont encore d'amener leurs filles ; mais, puisqu'il s'agit de s'amuser, le plaisir qu'ils auront trouvé dans l'audition des chefs-d'œuvre de la littérature française leur aura au moins appris quelque chose.

Nous n'avons pas osé mentionner dans la liste des écrivains à adopter, Corneille et Racine. L'in-

terprétation de leurs drames épiques demande des artistes tels que nous n'avons pas les moyens de nous en offrir. La représentation d'Andromaque avec Mounet-Sully a pu démontrer à ce public qu'on calomnie, qu'il y a au théâtre d'autres beautés que les grosses grivoiseries et les situations d'une indécence par trop révoltante.

∞ M<sup>me</sup> Stanislas Meunier vient de publier sous ce titre : *Théâtre de salon*, une série de courtes pièces qui peuvent être jouées par des gens du monde.

M. Paul Bourget, dont nous nous réjouissons d'apprendre l'élection à l'Académie Française, s'est ardemment remis à l'ouvrage dès son retour à Paris. Les ouvrages qu'il prépare sont : *Outremer*; *Profils d'étrangères* pour la *Revue des Deux Mondes*, et un roman pour la *Revue de Paris* que son auteur avait songé à intituler *Une idylle tragique*, mais qui s'appellera autrement, ce titre ne le satisfaisant pas complètement.

*Météore.*

## CUISINE

### PUNCH AU VIN FRANÇAIS.

Un demi-gallon de bon vin français, une chopine de vieux whiskey, bien mêlés ; faites dissoudre du sucre à votre goût dans une peu d'eau. Coupez un annana par petits morceaux, et mêlez le tout. Laissez-le 3 heures sur la glace avant de servir.

### CHOU-FLEUR AU FROMAGE.

Faites bouillir 2 choux-fleurs, les laisser refroidir, les couper par petits morceaux. Placez, dans un plat beurré, un rang de chou-fleur, un rang de fromage, un peu de beurre, du poivre et du sel et un peu de crème ; quand le plat est rempli, le couvrir de mie de pain, et laisser cuire 20 minutes au four. Servir très chaud.

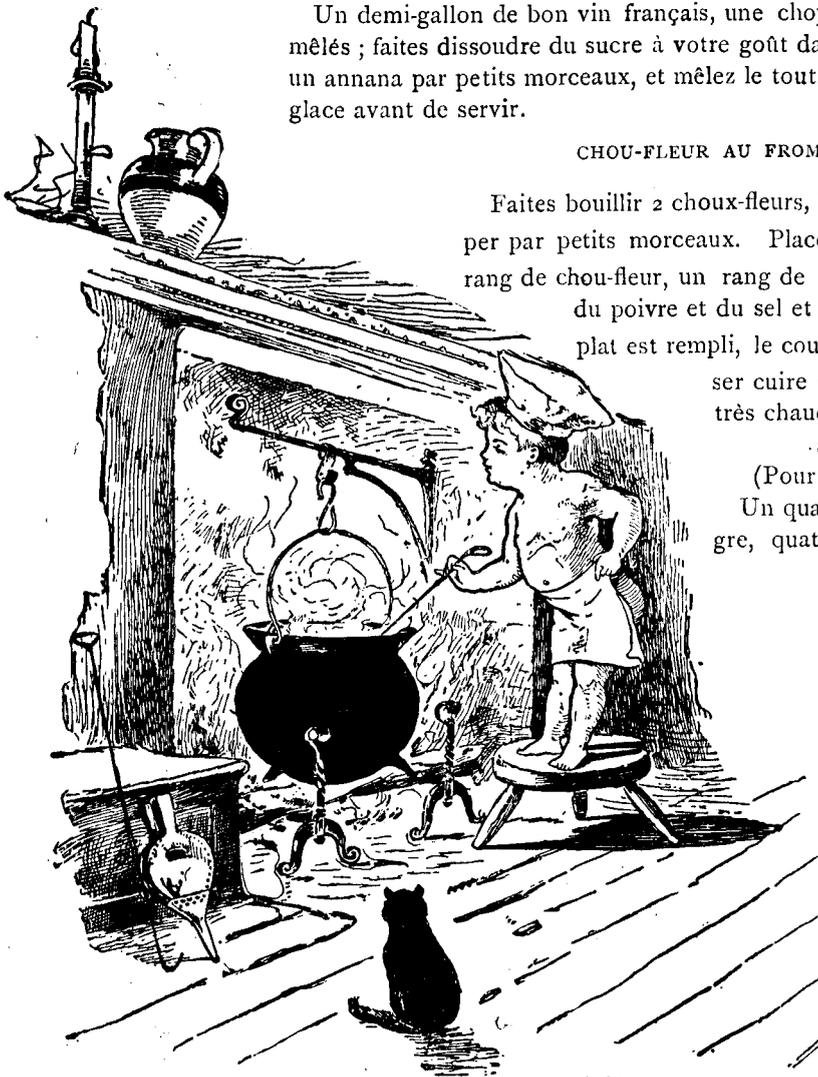
### SAUCE AU BAUME.

(Pour servir avec de l'agneau.)

Un quart de chopine de bon vinaigre, quatre cuillerées à soupe de baume haché bien fin et deux cuillerées à soupe de sucre. Mêlez bien le tout, et laissez tremper une heure au moins avant de servir.

### SUCRE TAFFY.

1 livre de sucre, gros comme un jaune d'œuf de beurre, deux cuillerées à soupe de vinaigre et une demi-tasse d'eau.



## Un Monument Elevé à Une Mère.

Les femmes des Etats-Unis érigent un monument à Mary Washington, la mère du héros de l'Indépendance américaine.

A Fredericksburg (Virginie) la modeste maison où cette vaillante femme vécut et éleva le grand citoyen auquel la République-Unie doit sa liberté, subsiste encore. L'état conserve avec un pieux respect la demeure qui vit grandir George Washington et abrita la vie de sa noble mère dont Lafayette disait : — J'ai vu la seule "matrone romaine" existant de nos jours.

C'est là qu'elle reçut le général français lui-même, ce glorieux compagnon d'armes de son fils, qui, après avoir prêté son épée à la révolution américaine, devait la mettre en 1789 au service du peuple français revendiquant sa liberté à son tour.

Quand Lafayette, dit la tradition, vint, avant de retourner en France, prendre congé de la mère de son ami, il la trouva occupée aux soins du ménage. La chronique attendrie ajoute même que l'excellente "Mother Washington" offrit à son hôte distingué dans cette visite mémorable du "ginger bread" avec du sirop de Menthe.

Il semble que dans la vie de tels personnages, il n'y ait pas de détails insignifiants. Les choses les plus simples, le moindre de leurs actes confirment les vertus révélées dans l'ensemble de leur conduite.

C'est aussi dans l'antique demeure que furent reçus, le jour de l'inauguration du monument, le Président Cleveland, les membres du gouvernement avec leurs femmes, et les principales collaboratrices du "National Mary Washington Memorial Association".

Comme l'on doit s'y attendre, dans cette solennité, justice fut amplement rendue aux mères, et nombre de paroles élogieuses furent accordées à celles à qui incombe la mission de former les citoyens.

J'engagerais certains de nos journalistes à l'esprit lumineux, dont la femme exclusivement pot-au-feu, raccomodeuse et nourricière est l'idéal, de les méditer. Je cite un passage du discours du Président Cleveland :

"Celui qui croit agir d'une façon virile en effaçant de sa conduite toute marque de tendresse et

de dévouement envers sa mère est, plus encore que l'individu insensible à la musique, capable de trahison, de ruse et de rapine, et indigne de confiance. Rappelons aujourd'hui, comme une preuve concluante de l'étroite relation qui unit la grandeur américaine à l'amour et au respect de nos mères, la fière déclaration de George Washington : 'Tout ce que je suis, je le dois à ma mère'."

"Et n'oublions pas que quand la gloire de l'homme d'état était à son comble ; quand les applaudissements de ses concitoyens étaient les plus bruyants, il mettait au-dessus de tout cela la bénédiction et l'approbation de sa vénérable mère..."

"Nous sommes ici pour rendre hommage à la femme qui a donné à la nation son plus grand et son meilleur citoyen ; c'est avec un légitime orgueil que nous citons devant ce monument élevé à sa mémoire par les femmes de notre pays, cette parole arrachée à l'admiration d'un noble étranger : — "Si les matrones de cette contrée ressemblent à celle-ci, l'Amérique peut à bon droit se vanter d'avoir d'illustres fils !"

Le sénateur Daniel suivit le Président.

"Cette pierre, dit-il, représente deux idéals : l'excellence de la femme et le devoir patriotique. Vous élevez cette obélisque à la mémoire de celle qui fut la lumière d'un rural et modeste *home*. Elle forma un héros. Sur ses genoux elle lui apprit à craindre, à aimer Dieu, et façonna aux royales vertus de l'honneur, de la droiture et de la valeur ce lion de la tribu qui donna à l'Amérique la liberté et l'indépendance. Voilà son titre à la renommée ; il est suffisant.

"Il y eut parmi les mères de la Révolution dix mille Mary. Washington, et en l'honorant nous honorons les braves femmes qui inspirèrent en ces temps héroïques nos valeureux soldats.

"C'était dans le caractère de George Washington — caractère égal à toutes les circonstances — que se révélait toute la supériorité de cet homme aussi grand dans la paix que dans la guerre ; et ce caractère était l'œuvre de la main maternelle. Les principes qu'il appliquait à une nation étaient de simples et élémentaires vérités imprimées dans son esprit par l'éducation domestique.

"Je prédis, écrivait Thomas Carlyle, que le "monde redeviendra sincère, un monde croyant

“habité par des héros — un monde héroïque. Il sera alors victorieux.”

Les leçons apprises au foyer, l'amour maternel peuvent seuls nous ramener à la sincérité, à la foi, à l'héroïsme, à la victoire. Des scènes comme

celles-ci confirment la vision du prophète. Le patriotisme agenouillé sur la tombe de cette femme vertueuse appelle son inspiration et attire la bénédiction de Dieu sur la terre de Washington.

*M<sup>me</sup> Dandurand.*

## La Mode

L'événement du moment est le Salon, et le *Tout-Paris* élégant se réunit au Palais de l'Industrie pour juger les œuvres de nos maîtres et admirer les toilettes.

En voici quelques-unes cueillies au rendez-vous d'élégance, et que je prends au hasard parmi les notes de mon carnet.

L'une portée par une jeune fille brune était en tissu rose à rayures noires, broché de dessins roses, et garniture de ruban en moire noire.

La jupe à godets de forme princesse avait au corsage un gracieux coquillé traversé par un ruban de moire formant cravate et se terminant à la taille sous un nœud énorme. Manches volumineuses composées d'une partie rayées, avec hauts poignets en moire noire.

Chapeau tout noir paille et ruban, touffe de roses sur le chignon. Gants clairs.

Une autre en tissu poil de chèvre gris argent était garnie de guipure bise et de ruban en satin mousse.

La jupe très ample ornée d'une guipure traversant le devant et arrêtée par des nœuds en satin mousse de distance en distance. Corsage rentré dans la jupe recouvert de guipure sous une doublure ajustée, avec draperies en lainage fixées sur la poitrine, et au milieu du dos par des nœuds. Comme coiffure, chapeau en paille blé, garni d'un grand nœud en velours mousse et de roses.

En voici une troisième très simple, habillant merveilleusement une charmante jeune fille blonde.

Corsage-blouse en surah bleu-saphir, mis dans la jupe sous ceinture semblable, drapée. Grand col en guipure de Venise; manches flottantes, courtes, avec gants blancs. Jupe cloche, en crépon indéplissable bleu-ciel. Chapeau de paille blanche, ondulé, garni en dessus par une aigrette

d'avoine émergeant d'une touffe de coques de ruban bleu.

Quant à ce qui se fait en ce moment comme manteau, la mode se résume à une seule chose : le collet (collerette), c'est une fureur, et il est difficile d'analyser ce qu'on voit et ce qu'on admire : les uns sont en moire avec galon de jais ou paillettes brodées sur tulle, ou à pélerines superposées soie et dentelle; d'autres sont en tulle grec bordés d'un volant cerné de comète. On en voit en soie de nuance claire, mousse, mauve, violine, avec galon oriental autour. Il y en a de changeants, garnis de petits volants découpés, d'autres couverts de larges pastilles en jais irisés; les uns se terminent en pan d'étole, ou légèrement ouverts sont retenus de chaque côté de la poitrine par un chou de ruban dont les longs bouts flottent jusqu'à la taille; au cou, grosse ruche soit en étoffe pareille, soit en dentelle, ou col évasé, façon Médicis.

Que dire des chapeaux, si ce n'est qu'ils sont ravissants avec leurs envolées de coques, de fleurs ou de fantaisies givrées, originales et gracieuses? Ce sont des riens, petits et mignons sous leurs couronnes de pétales de roses ou de chrysanthèmes, entourant la passe. Du milieu s'élève triomphante une rose noire au cœur d'or ou deux minuscules têtes de plumes. Derrière, un nœud plus grand que le chapeau fait opposition par sa nuance aux fleurs qui en font l'ornement.

Les pailles de couleur un peu foncée, parmi lesquelles domineront la couleur tabac et un peu aussi la nuance Suède, auront les honneurs de la vogue cet été.

Il en est de même des formes de jupes que des formes de chapeau; elles ont toutes les tendances et tous les caprices de même que les collets; parmi toutes celles que l'on voit, la jupe abat-jour, à coup sûr la plus originale de toutes, trouve

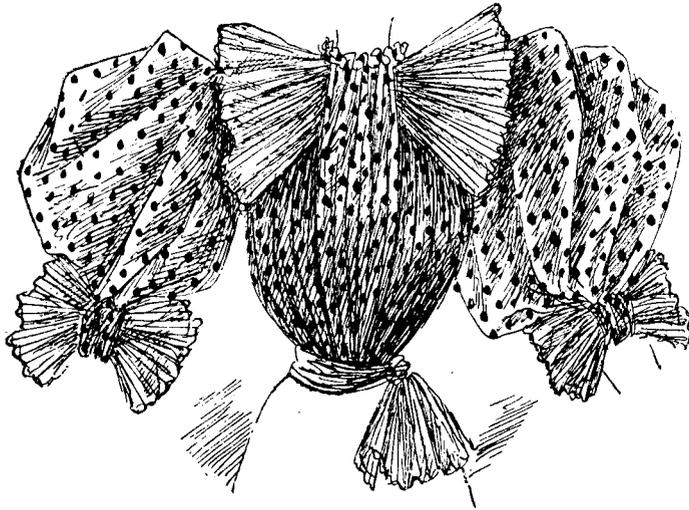


Fig. 2.



Fig. 1.



Fig. 3.

aussi beaucoup d'enthousiastes, ce qui ne m'étonne guère et fait croire que, si elle n'est pas généralement adoptée, elle ne sera pas non plus de longtemps abandonnée.

Je ne lui trouve qu'un grand défaut : c'est son

immense envergure du bas, qu'il me paraît impossible d'éviter, puisque vous savez que cette façon consiste à faire un grand rond, soit avec la largeur seule de l'étoffe, soit avec un assemblage de plusieurs lès par des coutures. Quand ce grand

rond est préparé, on fait au milieu un trou pour permettre aux hanches d'y trouver place, et c'est tout.

Bien entendu qu'il faut, derrière, une ouverture qui fasse passer la jupe sur la tête et sur les épaules.

Cette jupe a absolument besoin d'être doublée et assez maintenue dans le bas pour ne pas s'envoler et fermer les godets nécessaires.

A part son ampleur, c'est vraiment l'une des plus jolies.

Modèle 1.—Costume de tennis ou de yacht. Serge crème, revers d'étoffe rayée bleu et crème.

Modèle 2.—Mousseline suisse verte avec pois blancs. Ceinture et nœud du cou en mousseline organdie verte.

Modèle 3.—Costume de voyage couleur au goût.



Notre dernière chronique relative à la nécessité de l'Épargne a su toucher un homme dévoué aux intérêts du peuple. Jean-Baptiste Gagnepetit de la *Presse* partage notre opinion, et propose même un système qui familiariserait les travailleurs avec l'économie. Ce système du *timbre-épargne* paraît très ingénieux, et nous souhaitons ardemment qu'il soit d'une réalisation facile. Nous serons trop heureuses de consacrer nos soins et notre temps à seconder — dans la mesure de nos forces — les efforts de ses promoteurs quand notre gouvernement paternel et nos philanthropiques législateurs y auront donné leur haute sanction.

— Dans la ville de Newburg, Etat de New York, les femmes viennent de voter pour la première fois. Sur la question d'accorder un subside de \$50,000 pour un nouvel hôtel de ville, elles se sont ralliées. Leur vote unanime a eu pour effet de tuer le projet. Grâce à l'intervention féminine, la ville de Newburg va donc réaliser une économie de \$50,000. Les hommes, dit la dépêche, sont

stupéfaits du résultat de la loi accordant le suffrage aux femmes, qu'ils se sont laissé surprendre à voter.

« La mode des *thés de cinq heures* à l'ancienne façon est un des symptômes de la passion que montre la génération actuelle pour tout ce qui est antique.

La vaisselle employée dans ces réunions " commémoratives " est blanche et or, les toiles y sont des plus fines, et l'éclairage est fourni par des bougies que soutiennent les candélabres d'argent à plusieurs branches qui ornaient la table et le salon de nos grand'mères. Les tartines se font à mesure en étendant le beurre sur le pain avant de le couper. On a grand soin, dit le *Ladies Home Journal*, qui nous fait part de cette nouvelle, de ne pas commettre d'anachronismes en servant des friandises inconnues il y a soixante ou soixante et dix ans. Il serait facile à la maîtresse de maison et à ses filles, d'ajouter à ces petites fêtes une particularité intéressante en y adoptant aussi le costume d'autrefois.

∞ *Les Américains à Paris* : Lord et lady Dufferin invitaient, il y a quelque temps, le célèbre humoriste Samuel Clemens, connu sous le pseudonyme de Mark Twain, à faire dans le grand concert hall de l'ambassade d'Angleterre, à Paris, une conférence devant une nombreuse et brillante assemblée.

Mark Twain a débuté par narrer les aventures ou plutôt les mésaventures d'une société de touristes se rendant d'Aix-les-Bains à Bayreuth : on devine ce que le spirituel humoriste américain a tiré d'un thème pareil, ingénieusement renouvelé par la conversion de Tartarin au wagnérisme et sa naturalisation anglo-saxonne. Puis il s'est attaqué à la grammaire allemande, dont il a tiré des effets très comiques en essayant d'appliquer à la langue anglaise ses règles de verbes séparables. Enfin, dans une dernière partie, Mark Twain a débité la fameuse légende sur la manière dont il se débarrassa — non sans le réduire au désespoir et même au suicide — d'un trop zélé interviewer américain.

Dans l'intervalle des deux lectures, miss Gertrude Auld a chanté avec délicatesse une *canzonetta* d'Erik Mayer Hellmund.

C'est au profit de l'œuvre des *Paris British and American schools*, fondée en 1882, et placée sous le patronage de lord Dufferin, de l'archevêque de Canterbury et de quelques autres lords, qu'a eu lieu cette charmante réunion qui, tout en contribuant à l'entretien de l'école gratuite de la villa Redan (Malakof) où la société fait instruire les enfants anglais et américains au moyen des dons volontaires, a eu pour heureux effet de faire consacrer par un auditoire parisien la réputation de l'auteur des *Innocents en voyage*.

∞ Notre collaboratrice Jacqueline a découvert avec satisfaction que "l'automate à gomme" qu'elle dénonçait il n'y a pas longtemps aux autorités municipales, a fait dans certaine paroisse d'une grande ville le sujet d'un sermon.

Le prédicateur a mis ses jeunes ouailles en garde contre ce tentateur qui les pousse à la gourmandise, au vol et à l'égoïsme.

∞ Il y a à New York une association de création récente. La terreur qu'inspire le progrès de l'émancipation politique de la femme aux États-Unis lui a donné naissance. Le mot d'ordre est de combattre le mouvement avec la plus grande énergie, et ce nouveau club s'intitule lui-même : "anti-suffragiste." Il ne nous reste plus qu'à dire que ... des femmes le composent exclusivement.

#### ∞ VOULEZ-VOUS VOUS BIEN PORTER ?

Soyez gais. C'est la Faculté qui nous l'enseigne.

Nous ne sommes plus, il est vrai, au temps où Démocrite géurissait les coliques néphrétiques avec un air de flûte. En revanche, le professeur Fonssagrives déclare que la gaieté est "le levier le plus puissant de la santé." Tissot raconte avoir guéri des enfants scrofuleux, rien qu'en les chatouillant pour les faire rire. Dumont de Monteux cite le cas d'un malade atteint d'une fièvre intermittente qui rit tellement au *Mariage de Figaro* que sa fièvre disparut subitement. Richeraud a vu se vider, au cours d'un accès de fou rire, le contenu d'un abcès...

Enfin, tous les partisans enseignent que, dans le catarrhe bronchite et dans la pleurésie, le rire imprime à la poitrine des secousses utiles qui favorisent les excrétions bronchiques.

∞ **DU DANGER DE MONTER PRÉCIPITAMMENT LES ESCALIERS.**—Un médecin attribue la plupart des maladies de cœur dont sont atteints les habitants des grandes villes aux nombreuses ascensions qu'ils font à des étages élevés, et qui finissent par déterminer des palpitations.

Règle générale, il ne faut jamais monter précipitamment un escalier ni enjamber deux marches à la fois ; il faut aller lentement, d'un pas régulier, et en retenant légèrement sa respiration.

---

Les personnes qui ne reçoivent pas régulièrement le journal doivent commencer par se plaindre à leur bureau de poste. En s'adressant à notre bureau ils pourront obtenir les numéros qui leur manquent.

# HYGIENE

## MAINS BRUNIES.

A la fin des étés, on s'inquiète des teintes brunes que les mains ont gardées pour avoir été un peu trop baisées par le soleil. Entraînées par le goût toujours grandissant des plaisirs du dehors, beaucoup de jeunes filles, et même de jeunes femmes, se sont livrées aux jeux du croquet, du lawn-tennis, du volant, et voire au canotage, avec une ardeur si passionnée, qu'elles ont oublié de préserver leur merottes des caresses du grand astre. Ce n'était pas une affaire à la campagne, au bord de la mer. Les mains rousses, un peu rudés à l'intérieur convenaient presque au genre de vie que l'on menait, et le costume tailleur en molleton, le petit chapeau ou le béret ne leur étaient pas un voisinage trop redoutable. Mais, comme elles paraissent plus tannées, plus négligées, au milieu de la soie et des dentelles ! C'est alors qu'on regrette de n'avoir pas porté des gants larges, aisés, pour se livrer aux sports divers.

On court aux remèdes,—le temps serait, de tous, le plus efficace. Mais quand on ne peut se résigner à attendre, il faut employer le jus de citron et la glycérine en mélange, ou une pâte faite de farine de maïs et de glycérine. Une jeune fermière de mes amies n'use jamais que du lait de beurre aigri. L'acidité de la substance enlève les taches et le hâle, les brûlures du soleil ; l'huile contenue dans ce liquide est singulièrement bienfaisante à la peau qu'elle adoucit beaucoup. Nulle préparation ne vaut encore ce lait de beurre, surtout si on s'y lave les mains au moment de se coucher et si on les recouvre de larges gants. Enfin, d'autres personnes ne se lavent les mains qu'à l'eau chaude dans la journée, quand elles ont à se les nettoyer. Le soir, elles les humectent d'eau de roses et de glycérine, et portent des gants pour dormir.

Tous les remèdes indiqués aux chapitres du visage contre le hâle et les taches de rousseur peuvent s'appliquer également aux mains.

## GROSSES MAINS.

Si vous aviez la main un peu grosse, n'allez pas porter de manches serrées. La pression que subirait le bras, son malaise ferait encore gonfler la main. Un poignet étroit ne convient pas plus à une grosse main qu'un talon bas à un grand pied.

Si vos doigts sont carrés ou très gros à leur extrémité, vous les effilerez quelque peu en y exerçant des pincements, des tractions. Il va sans dire que vous n'obtiendrez pas du jour au lendemain les doigts fuselés que vous ambitionnez, mais, avec le temps, vous apercevrez un changement notable et agréable.

## LES GERÇURES ET LES CREVASSES.

L'hiver est, pour les enfants et même pour plus d'une grande personne peu soigneuse d'elle-même, le temps d'une petite affliction bien incommode, — je veux parler des gerçures aux mains.

Et, cependant, il y a bien peu de chose à faire pour éviter cette souffrance, qu'occasionnent les craquelures de la peau. Il suffit de s'essuyer parfaitement les mains chaque fois qu'on se les lave, de ne jamais les exposer humides ni au froid ni à la chaleur du feu.

Les femmes qui soignent elles-mêmes leurs plantes d'appartement, qui peignent, qui se livrent à de petits travaux analogues, ou aux soins du ménage, se nettoient fréquemment les mains, et, comme leur activité leur rend le temps précieux, elles font tout vivement, très vite. Dans le cas qui nous occupe, je les engagerai à sacrifier quelques instants à se sécher entièrement les mains, elles regagneront bien ces minutes : la cuisson, la douleur causée par les gerçures rendrait ultérieurement tout mouvement des mains lent et maladroit. Lorsqu'on a essuyé ses mains avec tout le soin désirable, on peut se les frotter devant le feu ou au-dessus, jusqu'à ce qu'elles soient très douces et très flexibles.

On doit forcer les enfants à se donner la peine de s'essuyer les mains comme nous l'indiquons. C'est pitié de voir les menottes rougies et gercées de la plupart des fillettes et des garçonnets. Les pauvrets souffrent abominablement du froid et de la chaleur artificielle. Les mains soignées supportent, au contraire, l'élévation factice de la température et son abaissement même considérable.

L'habitude de se frotter les mains avec du gruau sec avant de se mettre au lit les préserve des effets désastreux du froid ou de la chaleur à laquelle elles peuvent être exposées. Il ne faut pas se laver les mains à l'eau froide, cela les rendrait plus susceptibles de se crevasser; l'eau très chaude ne leur vaut rien non plus. Ce sont surtout les personnes dont la peau est courte, qui doivent s'essuyer les mains soigneusement après les avoir lavées. Elles les couvriront ensuite d'un peu de cold-cream ou de vaseline, et les essuieront encore après cette application.

Si on avait méprisé nos avis, ou si on n'y avait pas accordé l'attention qu'ils méritent... je vous assure... le mal étant fait, voici le traitement auquel il faudrait se soumettre pour se guérir: Prenez de la vaseline ou du saindoux, de l'huile douce ou de la graisse de mouton, et oignez en bien vos mains, après les avoir lavées dans l'eau chaude. Quelle que soit l'une des quatre substances choisies, employez-la abondamment. Frottez-vous bien les mains en vous les tordant, en entrelaçant vos doigts pendant un temps assez long, jusqu'à ce qu'elles soient devenues douces et que vous n'éprouviez plus de souffrance lorsque vous venez à les heurter à quelque corps dur. Il faut ensuite les débarrasser de cette graisse dont vous les avez enduites. Prenez de l'eau chaude, jetez-y quelques gouttes d'ammoniaque, et lavez-vous-y les mains avec de bon savon. Il est nécessaire de changer d'eau plusieurs fois. Après, on se frotte les mains avec la mixture suivante: Glycérine, eau de Cologne, eau douce, parties égales. L'opération terminée, on a des mains très douces; elles ne sont nullement graisseuses ou visqueuses, comme on le pourrait croire.

J'ai vu des mains qui semblaient cuites; la femme à qui elles appartenaient s'était livrée, par nécessité, à un travail continu de blanchissage

pendant plusieurs jours. Elle souffrait beaucoup, la peau tendue, corrodée de ses pauvres mains lui faisait mal; elle suivit le traitement indiqué ci-dessus, ses mains redevinrent lisses et blanches.

Un *English physician* recommande la mixture suivante pour préserver des gercures les mains dont la peau s'entame facilement:—

Acide borique.....	2 gr.
Glycérine.....	10 —

Un jaune d'œuf. Amalgamez bien.

Étendez sur les mains plusieurs fois par jour, *avant qu'elles soient gercées*.

Si vous avez la moindre écorchure, abstenez-vous de ce remède.

Voici encore d'autres pommades et liniments contre ces douloureuses crevasses. Ils peuvent servir pour toutes les parties du corps où se produit cet éclatement de la peau.

1° Cire jaune.....	15 grammes.
Huile d'olives.....	20 —

Coupez la cire en petits morceaux, jetez-la dans l'huile et faites-la fondre à une chaleur très douce, dans une petite casserole étamée. Chaque soir, enduisez de cette pommade les parties crevassées. Si ce sont les mains qui sont affectées, recouvrez-les de gants; d'un linge, s'il s'agit d'autres parties du corps.

2° Beurre de cacao.....	5 grammes.
Huile d'amandes douces.	5 —
Oxyde de zinc.....	8 —10 cent.
Borate de soude.....	0 —10 —
Essence de bergamote....	8 gouttes.

(Ce liniment servirait très bien aussi pour les lèvres.)

3° Prenez une poignée de farine de lin bien pure et une cuillerée d'huile d'amandes amères; mélangez bien ces deux substances, puis ajoutez une quantité d'eau chaude suffisante pour former une bouillie claire. Plongez vos mains dans cette bouillie et les y frictionnez pendant quinze minutes environ. Rincez ensuite vos mains dans l'eau tiède.

L'huile d'amandes amères se prépare en mélan-

geant 2 grammes d'essence d'amandes amères à 500 grammes d'huile d'olives.

Vous guérirez, grâce à ce très simple remède, les crevasses que vous n'aurez pas pris la peine de prévenir. Cette recette peut également s'employer pour adoucir la peau des mains et pour faire disparaître les engelures *non entamées*, autre mal d'hiver dont nous allons parler,

#### LES ENGELURES.

Les engelures sont peut-être encore plus à redouter que les gerçures.

Un tempérament faible, une mauvaise nourriture prédisposent à cette affection. On marchera beaucoup, on agira des mains, on frotera les parties engelurées *non ouvertes* avec des préparations alcooliques, on se tiendra les mains et les pieds très chaudement.

Il semble que les mains ne devraient pas plus avoir besoin d'être couvertes que le visage. Cependant, par un froid très vif, tout le monde sent la nécessité de les mettre à l'abri des morsures du gel et de la bise. Les personnes dont la circulation est lente doivent porter des gants dès que la température fraîchit.

C'est pourtant le plus souvent dans les hivers humides et doux que les engelures affectent le plus certains tempéraments. Il y a beaucoup de remèdes contre ce mal peu dangereux mais insupportable, qui déforme les plus jolies mains du monde :

1° Broyez des oignons de lis et les introduisez dans un vase contenant de l'huile de noix. Appliquez ce liniment sur les parties malades, sous des linges fins. (Excellent.)

2° Le miel de Bretagne cicatrise les engelures ouvertes. Enduire de cette substance les parties affectées, recouvrir de linges fins et blancs.

3° Enveloppez les mains de cataplasmes pendant la nuit ; au matin, frottez-les avec cette mixture : teinture de benjoin 60 grammes, miel 30 grammes, eau 210 grammes. Mêlez bien.

4° Lavez les engelures ulcérées avec de la teinture de myrrhe très étendue d'eau tiède.

5° Enduisez les engelures ouvertes de pom-mades à la sultane sous des linges fins et blancs.

Les engelures entamées se guérissent difficilement pendant l'hiver, on fera donc bien d'éviter d'en venir là, grâce aux remèdes suivants, qui s'appliquent tous aux *engelures non ouvertes* :

1° Imbibez à plusieurs reprises les parties affligées avec *un peu* d'esprit de sel étendu de *beaucoup* d'eau. (Linnée.)

2° Un médecin recommande une solution de permanganate de potasse pour détruire l'engelure.

3° Un autre prescrit ce traitement : Avant de vous mettre au lit prenez un bain de mains à la moutarde, puis appliquez un liniment composé de camphre et d'huile de térébenthine.

4° Il faut éviter la constipation, le corps doit faire toutes ses fonctions. Les femmes prédisposées aux engelures doivent éviter de porter des manches trop étroites, trop collantes, qui empêchant la circulation, amènent le refroidissement des mains et, par suite, l'affection légère mais si désagréable dont nous nous occupons. On pourrait prévenir l'apparition des engelures en se frottant les mains avec une tranche de citron, après chacun des lavages qu'on leur fait subir. (Bon aussi contre les gerçures.)

5° Faites infuser trente piments dans le double de leur poids d'esprit rectifié. Gardez dans un endroit chaud pendant une semaine, vous obtiendrez ainsi une forte teinture. D'autre part, faites dissoudre de la gomme arabique dans de l'eau, jusqu'à consistance de sirop ; il en faut une quantité égale à celle de la teinture. Mêlez les deux préparations, en remuant bien jusqu'à ce que la mixture devienne nuageuse, opaque. On s'est procuré des feuilles de papier tissu, on recouvre une de leurs surfaces de notre mixture, on laisse sécher ; on applique une seconde couche par-dessus la première ; si la surface est brillante après le second séchage, les deux couches suffisent, sinon, on fait une nouvelle application. Le papier ainsi préparé est destiné à recouvrir (un peu humecté du côté de la surface brillante) les doigts rouges, gonflés et brûlants.

6° Lavages dans une eau de moutarde. Délayez de la moutarde Dijon ou autre dans de l'eau chaude.

7° Une demi-partie d'acide sulfurique, deux de glycérine, trois d'eau. Faites préparer par un pharmacien. Le flacon portera le mot *poison*. Lavez de cette eau les parties attaquées.

8° Sel ammoniac une once, glycérine une once et demie, eau de roses huit onces ; secouez bien jusqu'à ce que les substances soient dissoutes et mélangées. Employez en lavages.

9° Lavez vos mains deux ou trois fois par semaine dans une solution salée.

10° Coupez deux navets blancs en tranches, et passez au tamis avec trois grandes cuillerées d'axonge très pur. Appliquez pour la nuit sous des linges blancs.

11° Infusion d'une poignée de tan dans l'eau tiède, s'y tremper les mains pendant quelques instants.

12° Décoction d'une pincée de feuilles de

laurier-sauce dans un litre d'eau. Se laver les mains chaque matin avec cette eau tiède.

13° Au premier signe de rougeur et d'irritation, lotionnez avec ce mélange : cinq parties d'essence de romarin et une partie d'esprit-de-vin.

14° Lotion avec esprit de vin à 90°, 90 grammes où l'on a fait fondre acide phénique cristallisé, 1 gramme. On emploie un tampon de linge. Le soir, on applique en compresses, qu'on garde toute la nuit.

Le vinaigre additionné d'une quatrième partie d'eau-de-vie camphrée empêche les engelures d'apparaître sur les mains qui y sont sujettes.

Tout ce que nous avons dit au sujet des engelures des mains peut s'appliquer aux engelures des pieds.

## Souvenir de Jeunesse

DE GIUSEPPE VERDI.

La représentation de *Falstaff* de Verdi à l'Opéra Comique donne de l'actualité à la page suivante qu'on lira avec intérêt. Ce sont des Souvenirs de jeunesse dictés par le maître à son éditeur Ricordi, et dont nous empruntons la traduction à M. Arthur Pougin. Verdi y retrace, sous une forme très vive, les embarras, les découragements, les déceptions qu'il fut obligé de surmonter au début de sa carrière.

... Vers 1833 ou 1834, il existait à Milan une Société philharmonique, composée de bons éléments musicaux ; elle était dirigée par un maître nommé Massini, qui, s'il ne brillait pas par beaucoup de savoir, avait du moins de la patience et de la ténacité, c'est-à-dire les qualités nécessaires pour une société d'amateurs. On organisait alors, au théâtre Philodramatique, l'exécution d'un oratorio d'Haydn, la *Création* ; mon maître Lavigna me demanda si, pour mon instruction, je voulais assister aux répétitions : ce que j'acceptai avec plaisir.

Personne ne faisait attention au petit jeune homme qui s'était modestement assis dans un coin obscur. Trois *maëstri*, Parelli, Bonoldi et Almasio, dirigeaient les répétitions ; mais voici qu'un beau

jour, par une singulière coïncidence, tous trois manquèrent à la fois. Les assistants s'impatientaient, quand le maître Massini, qui ne se sentait pas capable de s'asseoir au piano et d'accompagner sur la partition, se tourna vers moi pour me prier de servir d'accompagnateur, me disant, peu confiant qu'il était peut-être dans l'habileté d'un jeune artiste inconnu : " Il suffit d'accompagner avec la basse."

J'étais alors tout frais émoulu de mes études, et certes je ne me trouvais pas embarrassé devant une partition d'orchestre. J'acceptai, et je me mis au piano pour commencer la répétition. Je me rappelle très bien quelques sourires ironiques de certains amateurs, et il paraît que ma physionomie juvénile, que ma personne maigre et mon costume modeste n'étaient pas de nature à inspirer une grande confiance.

Quoi qu'il en soit, on commença à répéter, et peu à peu, m'échauffant et m'excitant moi-même, non seulement je ne me bornai pas à accompagner, mais je commençai à diriger avec la main droite,

## LE COIN DU FEU

jouant avec la main gauche. Lorsque la répétition fut terminée, je reçus de tous côtés des compliments et des félicitations, et particulièrement du comte Pompeo Belgiojoso et du comte Renato Borromeo.

A la suite de cet incident, soit que les trois *maestri* dont j'ai parlé eussent trop d'occupation pour continuer à se charger de ce travail, soit pour d'autres raisons, on finit par me confier entièrement la direction du concert ; l'exécution publique en eut lieu avec un tel succès qu'on donna une seconde audition dans le grand salon du casino des Nobles, en présence de l'archiduc et de l'archiduchesse Raineri et de toute la grande société d'alors.

Peu de temps après, le comte de Renato Borromeo me chargea de composer la musique d'une cantate pour voix et orchestre, à l'occasion, si j'ai bonne mémoire, du mariage d'un membre de sa famille. Il est bon de remarquer à ce sujet que, de tout cela, je ne tirais aucun profit pécuniaire, et que mon concours était absolument gratuit.

Massini, qui, paraît-il, avait pris confiance dans le jeune artiste, me proposa alors d'écrire un opéra pour le théâtre Philodramatique, qu'il dirigeait, et me remit un livret qui ensuite, modifié en partie par Solera, devint l'*Oberto di San-Bonifacio*.

J'acceptai l'offre avec plaisir, et je retournai à Busseto, où j'étais engagé comme organiste. J'y restai pendant environ trois années. Mon opéra terminé, j'entrepris de nouveau le voyage de Milan, emportant avec moi ma partition achevée, parfaitement en ordre, et dont j'avais pris le soin de tirer et de copier moi-même toutes les parties de chant.

\* \* \*

Mais ici commencèrent les difficultés : Massini n'était plus directeur du théâtre Philodramatique ; partant, il n'était plus possible de donner mon opéra. Cependant, soit qu'il eût réellement confiance en moi, soit qu'il désirât de quelque façon me prouver sa gratitude (à la suite de la *Création*, je l'avais aidé plusieurs autres fois en préparant et en dirigeant l'exécution de divers spectacles, entre autres la *Cenventola*, et toujours sans rétribution aucune), il ne se découragea pas devant les diffi-

cultés, et me promit de tenter tous les efforts pour faire représenter mon opéra à la Scala, à l'occasion de la soirée annuelle qu'on y donnait au bénéfice du *Pio Istituto*.

..... On parvint à arranger toutes choses pour le printemps de 1839 ; et cela de telle façon, que j'avais la double fortune de produire mon ouvrage au théâtre de la Scala, et d'avoir pour interprètes quatre artistes vraiment extraordinaires : la Strepconi, le ténor Moriani, le baryton Giorgio Ronconi et la basse Marini.

Les rôles distribués, on avait à peine commencé quelques répétitions de chant, lorsque Moriani tombe gravement malade !... Tout se trouve alors interrompu, et l'on ne peut plus songer à donner mon opéra. J'étais tout déconfit, et je m'apprêtais à retourner à Busseto, lorsqu'un matin je vois arriver chez moi un employé du théâtre de la Scala, qui me dit d'un ton bourru :

— Est-ce vous ce *maestro* de Parme qui devait donner un opéra pour le *Pio Istituto* ?... Venez au théâtre ; l'*impresario* vous attend.

— Est-ce possible ? m'écriai-je.

— Oui, *signor*. On m'a ordonné d'aller chercher le *maestro* de Parme qui devait donner un opéra. Si c'est vous, venez.

Et j'y allai.

L'*impresario* de la Scala était alors Bartolomeo Merelli. Un soir, dans les coulisses, il avait entendu une conversation entre la signora Strepconi et Giorgio Ronconi, conversation au cours de laquelle la Strepconi parlait très favorablement de la musique d'*Oberto di San-Bonifacio*, que Ronconi trouvait aussi de bon goût.

Je me présentai donc à Merelli qui, sans autre préparation, me dit qu'en présence de l'opinion favorable qu'il avait entendu exprimer sur mon opéra il serait volontiers disposé à le faire représenter pendant la prochaine saison ; mais que, si j'acceptais, il me faudrait faire quelques changements à ma partition, les artistes qui joueraient n'étant

J'étais jeune, j'avais le sang vif !... J'écrivais à Merelli une lettre sotte, dans laquelle j'exhalais toute ma colère, — et je confesse que, à peine cette lettre envoyée j'en éprouvai comme une sorte de remords !... craignant que, de cette façon, tout ne fût ruiné pour moi.

Merelli me fit appeler, et, en me voyant, me dit brusquement :

— Est-ce ainsi que l'on doit écrire à un ami?... Mais bah ! tu as raison, et nous le donnerons, ce *Nabucco*. Pourtant il faut tenir compte de ceci, que j'aurai de très lourdes dépenses à faire pour les autres opéras nouveaux ; par conséquent, je ne pourrai faire pour *Nabucco* ni décors ni costumes, et il faudra se contenter d'arranger au mieux ce qu'on trouvera de bon dans le magasin.

Je consentis à tout, tellement j'avais à cœur qu'on donnât mon opéra. Et je vis paraître un nouveau *cartellone* sur lequel je pus lire enfin : NABUCCO !...

Je me rappelle à ce propos une scène comique que j'avais eue peu de temps auparavant avec Solera. Il avait fait, au troisième acte, un petit duo d'amour entre Fenena et Ismaele : ce duo ne me plaisait pas, parce qu'il refroidissait l'action, et qu'il me semblait diminuer la grandeur biblique qui caractérisait le sujet. Un matin que Solera était chez moi, je lui en fis l'observation ; mais il ne voulut pas s'y rendre, parce qu'il lui eût fallu recommencer une besogne déjà faite. Nous discussions l'un et l'autre nos raisons ; je tenais bon, et lui aussi. Il me demanda enfin ce que je voudrais en place du duo, et je lui suggérai l'idée de la *prophétie de Zacharie*. Cette idée ne lui parut pas mauvaise ; pourtant il y eut de sa part des *si*, des *mais*, des *car*, jusqu'au moment où il me dit qu'il y réfléchirait, et qu'il écrirait la scène ensuite. Cela ne faisait pas mon affaire ; car, le connaissant, je savais qu'il s'écoulerait beaucoup et beaucoup de jours avant que Solera se décidât à tracer un seul vers. Je fermi donc la porte à clef, je mis la clef dans ma poche, et demi sérieux et demi plaisant, je dis à Solera :

— Tu ne sortiras pas d'ici que tu n'aies écrit la prophétie. Voici la Bible ; tu y trouveras les paroles, tu n'as qu'à les mettre en vers.

Solera, qui était d'une nature emportée, ne prit pas très bien la chose. Un éclair de colère brilla

dans ses yeux ; je passai un mauvais moment, car c'était une sorte de colosse qui aurait eu facilement raison de ma fièle personne... Mais tout d'un coup il s'assied tranquillement, — et, un quart d'heure après, la prophétie était écrite.

Bref, vers la fin de février 1842, les répétitions de *Nabucco* commencèrent, et douze jours après la première répétition au piano, avait lieu la première représentation qui fut donnée le 9 mars. J'avais pour interprètes Mmes Strepponi et Bellinzaghi, puis Roncona, Miraglia et Derivis.

\* \* \*

C'est avec cet ouvrage que commença véritablement ma carrière artistique ; et si j'ai dû lutter contre des difficultés nombreuses, il est certain pourtant que *Nabucco* naquit sous une heureuse étoile ; car tout ce qui pouvait lui nuire contribua à lui être favorable.

En effet, j'écrivis à Merelli une lettre furibonde, d'où il semblait probable que l'*impresario* dût en envoyer au diable le jeune maître, et c'est le contraire qui arrive, --- les costumes rafistolés, rangés avec habileté, deviennent splendides ; — de vieux décors, rajustés par le peintre Perrani, produisent un tel enthousiasme, que le public bat des mains pendant au moins dix minutes ; — à la répétition générale, on ne savait encore quand ni comment devait entrer la bande militaire : le chef, Tutsch, était très embarrassé ; je lui indique une mesure, et, à la première représentation, la musique entre en scène, avec tant de précision sur le *crescendo*, que le public éclate en applaudissements !...

Il ne faut pourtant pas se fier toujours aux étoiles bienfaisantes. Et l'expérience m'a démontré par la suite la justesse de notre proverbe : *Fidarsi è bene, ma non fidarsi è meglio* (se fier est bien, mais se défier est mieux).

*Giuseppe Verdi.*

---

Prière à nos abonnées qui ont changé de domicile de nous faire parvenir leur nouvelle adresse.

## Petit Cours de Mythologie.

### CHAPITRE XXII.

#### FONDATION DE THÈBES.

Nous mettons sous les yeux de nos lectrices qui n'ont pu entendre M. Mounet-Sully dans la magistrale tragédie de Sophocle, l'histoire du malheureux (Edipe persécuté des dieux. Comme on le sait, la traduction du drame grec écrit il y a deux mille ans est de M. Jules Lacroix.

Jupiter avait enlevé Europe, fille d'Agénor, roi de Phénicie, et l'avait conduite jusqu'aux rivages de Crète. Agénor, ignorant le destin de la fille qu'il a perdue, ordonne à Cadmus, son fils, d'aller à sa recherche; sa peine, s'il ne la trouve pas, sera l'exil: ainsi le veut ce père à la fois tendre et cruel. Après avoir vainement parcouru le monde, Cadmus fuit sa patrie pour se dérober au courroux de son père, et va, d'une voix suppliante, consulter l'oracle d'Apollon sur l'asile qu'il doit choisir. "Une génisse, répond le dieu, s'offrira à tes regards dans un champ solitaire; jamais elle n'a porté le joug; prends-la pour guide, et dans le champ où tu la verras se reposer, fonde une ville et donne à la contrée le nom de Béotie" (1).

A peine sorti de l'autre prophétique, Cadmus voit s'avancer à pas lents, et sans gardien, une génisse dont le cou ne porte aucune trace de servitude; il la suit, et, marchant sur ses traces, il adore, dans un religieux silence, le dieu qui le conduit. Déjà il avait franchi les eaux du Céphise (2) et les campagnes de Panope, ville de la Phocide; la génisse s'arrête, et tournant ses regards vers ceux qui marchent à sa suite, elle se couche et repose ses flancs sur le gazon. Cadmus rend grâce au dieu, baise avec respect cette terre étrangère et salue ces montagnes et ces plaines inconnues. Il s'apprête à offrir un sacrifice à Jupiter, et commande à ses compagnons d'aller puiser à une source voisine l'eau nécessaire pour les libations.

Cette source, située dans une caverne profonde,

(1) D'un mot grec qui signifie *génisse*.

(2) Fleuve de la Grèce.

était le repaire d'un serpent monstrueux. A peine les Tyriens ont-ils paru, que le serpent s'élançait sur eux et les fait périr sous sa dent meurtrière ou dans les immenses replis de son corps. Cadmus, inquiet sur le sort de ses compagnons, va à leur recherche, et peut-être eût-il succombé comme eux sans la protection de Minerve, qui l'aide à tuer le monstre. Par les conseils de cette déesse, il sème sur la terre les dents du reptile, qui doivent produire une moisson merveilleuse. Tout à coup, du milieu des sillons, surgissent des hommes armés qui, s'animant d'une fureur étrange, s'attaquent et s'entre-tuent, à l'exception de cinq qui survécurent pour aider Cadmus à bâtir sa ville nouvelle. Elle reçut le nom de Thèbes. Cadmus passe pour avoir enseigné aux Grecs l'usage des lettres de l'alphabet et apporté dans le Péloponèse la plupart des divinités de l'Egypte et de la Phénicie.

La colère des dieux sembla s'appesantir sur le royaume fondé par Cadmus. Lui-même avait fini ses jours dans l'exil. Son fils Polydore périt déchiré par des bacchantes; son petit-fils Labdacus fut enlevé par une mort prématurée, ne laissant qu'un fils au berceau et entouré d'ennemis. Cet enfant, nommé Laïus, parvenu à l'âge de régner, après avoir perdu et recouvré deux fois la couronne, épousa Jocaste, fille de Ménœcée. C'est à cet hymen qu'étaient réservées les plus affreuses calamités. "L'enfant qui en naîtra, avait dit un oracle, sera le meurtrier de son père et l'époux de sa mère." Ce fils naquit, et les auteurs de ses jours le condamnèrent à devenir la proie des bêtes féroces. Il fut exposé sur le mont Cithéron, dans un endroit solitaire; ses cris, ou le hasard, le firent découvrir. Il fut présenté à la reine de Corinthe, qui l'éleva à la cour sous le nom d'Edipe (3) et comme son fils adoptif.

(3) Ce mot est formé de deux mots grecs qui signifient *enflure et pieds*, parce qu'il avait été trouvé les pieds enflés par les courroies dont on les avait percés pour le suspendre à un arbre.

Au sortir de l'enfance, Œdipe, instruit des dangers qu'il avait courus, consulta les dieux; et leurs ministres ayant confirmé par leur réponse l'oracle qui avait précédé sa naissance, il fut entraîné dans le malheur qu'il voulait éviter. Résolu de ne plus retourner à Corinthe, qu'il regardait comme sa patrie, il prit le chemin de la Phocide, et rencontra dans un sentier étroit un vieillard qui lui ordonna avec hauteur de laisser le passage libre et voulut l'y contraindre par la force. Ce vieillard était Laïus. Œdipe, cédant à un mouvement de colère, se précipita sur lui et le frappa d'un coup mortel.

Après ce funeste accident, le trône de Thèbes et la main de Jocaste furent promis à celui qui délivrerait les Thébains des maux dont ils étaient affligés. Leur territoire était alors ravagé par un monstre affreux appelé Sphinx, qui avait la tête d'une jeune fille, le corps d'un chien, les griffes d'un lion, les ailes d'un aigle et une queue armée d'un dard. De la montagne où il faisait sa résidence, ce monstre se jetait sur les passants, leur proposait des énigmes à deviner, et dévorait ceux qui ne pouvaient les comprendre. Œdipe délivra la contrée des ravages du monstre, et en recueillant le fruit de sa victoire, il accomplit l'oracle dans toute son étendue. Mais, quelques années après, Œdipe parvint à dévoiler le mystère de sa naissance et de ses crimes involontaires. Jocaste termina ses infortunes par une mort violente. Œdipe, à ce que rapportent quelques auteurs, s'arracha les yeux, s'exila de sa patrie, et, guidé par la tendresse et la piété de sa fille Antigone, il alla chercher un asile dans l'Attique, où il mourut.

Suivant d'autres traditions, Œdipe fut condamné à supporter la lumière du jour pour voir encore les lieux témoins de ses forfaits, et la vie, pour la donner à des enfants plus coupables et aussi malheureux que lui. C'étaient deux filles, Antigone et Ismène, et deux fils, Étéocle et Polynice, qu'il eut d'Euriganée, sa seconde femme.

Étéocle et Polynice ne furent pas plutôt en âge de régner, qu'ils reléguèrent Œdipe au fond de son palais, et convinrent ensemble de tenir, chacun à leur tour, les rênes du gouvernement pen-

dant une année entière. Étéocle monta le premier sur le trône, et refusa d'en descendre lorsque Polynice, au bout d'un an, vint réclamer ses droits. Celui-ci, furieux de se voir ainsi trompé, se rendit auprès d'Adraste, roi d'Argos, qui lui donna sa fille en mariage et lui promit de puissants secours pour faire la guerre à Étéocle.

Telle fut l'occasion de la première expédition où les Grecs montrèrent quelques connaissances de l'art militaire. Jusqu'alors on avait vu des troupes réunies sans ordre inonder tout à coup un pays voisin et se retirer après des hostilités et des cruautés passagères. Dans la guerre de Thèbes on vit des projets concertés avec prudence et suivis avec fermeté; des peuples différents, renfermés dans un même camp, et soumis à la même discipline, opposant un courage égal aux rigueurs des saisons, aux lenteurs d'un siège et aux dangers des combats journaliers.

Adraste partagea le commandement de l'armée avec Polynice, qu'il voulait établir sur le trône de Thèbes. Il y avait encore cinq autres chefs principaux: c'étaient le brave Tydée, fils d'Œnée, roi d'Étolie; l'impétueux Capanée; le divin Amphiaras; Hippomédon et Parthénopée. Aussi cette guerre fut nommée la guerre des *sept chefs*. A la suite de ces guerriers, tous distingués par leur naissance et par leur valeur, parurent, dans un ordre inférieur de mérite et de dignité, les principaux habitants de la Messénie, de l'Arcadie et de l'Argolide. L'armée, s'étant mise en marche, entra dans la forêt de Némée, où ses généraux instituèrent des jeux qu'on célébra longtemps avec la plus grande solennité en l'honneur de Jupiter Néméen.

Après avoir passé l'isthme de Corinthe, l'armée se rendit en Béotie et força les troupes d'Étéocle à se renfermer dans les murs de Thèbes. Les Grecs ne connaissaient pas encore l'art de s'emparer d'une place défendue par une fort garnison. Tous les efforts des assiégeants se dirigeaient vers les portes; toute l'espérance des assiégés consistait dans leur fréquentes sorties. Les actions qu'elles occasionnaient avaient déjà fait périr beaucoup de monde de part et d'autre; déjà le vaillant Capanée venait d'être précipité

d'une échelle qu'il avait appliquée contre le mur, lorsqu'Étéocle et Polynice résolurent de terminer entre eux leurs différends. Le jour pris, le lieu fixé, en présence des armées silencieuses, les deux princes, animés de la même fureur, fondirent l'un sur l'autre ; et, après s'être percés de coups, ils rendirent le dernier soupir sans pouvoir assouvir leur rage. On les porta sur le même bûcher ; et, dans la vue d'exprimer par une image effrayante les sentiments qui les avaient animés pendant leur vie, on dit que la flamme, pénétrée de leur haine, s'était divisée pour ne pas confondre leurs cendres.

Créon, frère de Jocaste, fut chargé pendant la minorité de Laodamas, fils d'Étéocle, de continuer une guerre qui devenait de jour en jour plus funeste aux assiégeants, et qui finit par une vigoureuse sortie que firent les Thébains. Le combat fut très-meurtrier ; Tydée et la plupart des généraux argiens y périrent.Adraste, contraint de lever le siège, ne put honorer par des funérailles ceux qui étaient restés sur le champ de bataille ; il fallut que Thésée, roi d'Athènes, interposât son autorité pour obliger Créon à se soumettre au droit des gens qui commençait à s'introduire.

La victoire des Thébains ne fit que retarder leur perte. Les chefs des Argiens avaient laissé des fils dignes de les venger. Dès que les temps furent arrivés, ces jeunes princes, connus sous le nom d'*Épigones*, c'est-à-dire successeurs, et parmi lesquels on remarquait Diomède, fils de Tydée, et Sthénélus, fils de Capanée, entrèrent, à la tête d'une armée formidable, sur les terres de leurs ennemis.

On en vint bientôt aux mains ; et les Thébains, ayant perdu la bataille, abandonnèrent la ville, qui fut livrée au pillage. Thersandre, fils et successeur de Polynice, fut tué quelques années après, en allant au siège de Troie. Après sa mort, deux princes de la même famille régnèrent à Thèbes ; mais le second fut tout à coup saisi d'une noire frénésie, et les Thébains, persuadés que les Furies s'attacheraient au sang d'Édipe tant qu'il en resterait une goutte sur la terre, mirent une autre famille sur le trône.

L'histoire d'Édipe et les deux guerres de Thèbes ont fourni le sujet d'un poème épique à Stace, poète latin, et celui de plusieurs tragédies à trois grands poètes grecs, Eschyle, Sophocle et Euripide.

## Un Prix de Vertu.

Il en est, des prix de vertu comme des évêchés : on ne peut pas les solliciter pour soi-même. C'est toujours un ami du bien public qui se charge de démontrer la nécessité où se trouve l'Académie de couronner M<sup>lle</sup> Julienne ou M<sup>lle</sup> Rosalie si elle ne veut pas livrer la société aux anarchistes.

Quand on se présente chez moi, je ne manque pas d'avertir que je ne fais pas partie de la Commission, que j'ai très peu de relations à l'Académie, que je ne suis qu'un Breton bretonnant égaré au palais Mazarin, et que je n'ai plus aucune influence, ni là ni ailleurs. Mes amis sont partis avant moi, et j'achève maintenant ma route comme un pèlerin solitaire.

Je me suis une seule fois mêlé de solliciter un prix Montyon, et je l'ai fait avec ardeur. J'avais pour me départir à ce point de toutes mes habi-

tudes deux raisons majeures : c'est qu'il s'agissait du bourg de Saint-Jean et de ma petite tante Vincente.

Nous l'appelions tous notre tante Vincente, grands et petits. La vérité est que nous ne sûmes qu'après sa mort d'où elle venait et qui elle était. Son père était un enseigne de vaisseau retraité qui était sorti de la maîtrise et n'avait pas un sou vaillant en dehors de sa retraite. Il était avec cela chargé de famille. Vincente essaya de gagner de l'argent par divers moyens sans y parvenir, et comme c'était un esprit résolu, elle prit le parti de se mettre en service. "Je ne leur serai pas à charge plus longtemps", dit-elle. Il ne fallait pas songer à obtenir le consentement de ses parents.

Elle partit, ou plutôt elle s'évada, et réussit à faire perdre ses traces. Venue à Vannes dans la

rotonde de la diligence, elle se jeta " dans les terres ", comme nous disons dans le pays, c'est-à-dire qu'elle s'éloigna du bord de la mer. Elle fit une assez longue route à pied, en portant un petit sac qui contenait toutes ses possessions, sans savoir où elle était et où elle allait, et tomba épuisée de faim et de fatigue à la porte de M. Ozon, le maire de Saint-Jean-Brévelay.....Elle disait plus tard à M. Ozon (elle n'eut jamais d'autre confident) que c'était Mme Sainte-Anne qui l'avait menée là par la main.

Vincente avait été bien élevée. Elle lisait couramment, écrivait tant bien que mal, avec une orthographe impossible. Elle savait les trois premières règles sur le bout des doigts, mais elle n'avait jamais pu mordre à la division. Elle tricottait, cousait et filait admirablement. Enfin, elle possédait deux langues : le français d'abord, et le bas-breton, le breton de Vannes, qu'on parle à Lorient et à Saint-Jean.

Elle demanda au maire dans leur première entrevue de la prendre pour fille de ferme. Mais il n'avait pas de place, et puis elle ne savait rien ! ce qui signifiait qu'elle ne savait ni couper l'herbe, ni traire les vaches, ni faire le beurre. Ce fut le maire qui, après plusieurs carrières successivement proposées et repoussées, eut l'idée de la faire maîtresse d'école. Il n'y avait d'école ni à Saint-Jean, ni à Bignan, ni à Guéhenno, ni à Plumelec. " Je donnerai l'exemple, vous envoyant ma fille Julienne, qui a quatorze ans, lui dit-il. Je vous logerai dans une maison que j'ai " sur la place ". Il aurait pu dire " sur le cimetière " ; mais c'est le bel endroit du bourg. L'église est au milieu, entourée du cimetière, et le cimetière est entouré de maisons, voilà Saint-Jean-Brévelay. La maison en question n'avait pas été habitée depuis quinze ans. On ne trouve pas à louer dans ce pays-là. J'y ai connu plus d'un mendiant qui était propriétaire de la maison où il demeurait. Je vous laisse à penser quelle maison. Celle de Vincente n'avait qu'une pièce, qui recevait le jour par une lucarne. Elle était couverte en chaume, ce qui est plus chaud qu'un toit d'ardoises. Les planchers étant un luxe ignoré à Saint-Jean-Brévelay, on devait se contenter de la terre battue que les grandes pluies transformaient

en boue inextricable. Le maire fit clouer quelques planches qui partagèrent la maison en deux pièces : un trou obscur, que Vincente appela sa chambre, et " la salle ", où il y avait la lucarne et une cheminée, et qui devint la salle d'école.

La difficulté fut de trouver des élèves. On dit d'abord qu'on paierait ce qu'on voudrait. Personne ne vint, excepte Julienne, qui fut toute seule pendant le premier mois. Le maire annonça qu'on pourrait suivre l'école pour rien. Il fallut les exhortations réunies du recteur (le curé) et celles de ma mère, qui était la troisième autorité du bourg, pour amener six ou sept filles ; il n'était pas question des garçons. Saint-Jean-Brévelay diffère en cela de toutes les autres communes, où l'instruction des garçons a devancé celle des filles de plusieurs années. Ma mère donna à tante Vincente une miche par semaine, c'est-à-dire autant du pain de seigle qu'elle n'en pouvait manger. Il était terriblement dur le samedi matin ; mais personne ne se donnait le luxe du pain blanc et de pain tendre. Ma mère donna aussi la permission de prendre du bois dans le bûcher à discrétion. Deux riches fermières fournirent les choux et les légumes. C'est l'argent qui ne vint pas. On aurait dit que l'argent n'avait pas cours chez nous ; tout se faisait par échange. Le liard, qui était la quatrième partie d'un sou, était la monnaie courante, mais on n'en voyait pas souvent, et ma tante Vincente n'en voyait jamais.

Elle se félicita tout haut de vivre dans l'abondance. Elle n'avait pas rêvé une pareille fortune. Tous ses vœux étaient dépassés. Il se trouva d'ailleurs qu'elle était excellente maîtresse. On ne connaissait pas, dans ces temps préhistoriques, vos écoles normales, vos brevets et vos inspecteurs. Il est vrai qu'on ne connaissait pas non plus les écoles. Celle de Vincente était une curiosité. On venait de Guéhenno et de Meulon pour la voir. On disait à Vannes, " La commune de Saint-Jean a une école pour les petites filles. " Les protectrices du nouvel établissement, et Mme Ozon à leur tête, commencèrent à prétendre, au bout d'un an ou deux, qu'on ne voyait plus dans le bourg moitié autant de déguenillés, parce que les élèves de tante Vincente s'appliquaient sans relâche à recoudre et

“dabonner” les hardes de leurs parents. Le recteur Moizan, qui avait de l’amour-propre pour sa paroisse, disait le dimanche, après avoir serré la main de tout son monde dans le cimetière et admiré leurs guenilles repétassées : “Qu’on m’en montre autant à Plumelec et à Bignan !”

Une des qualités de la tante Vincente était d’être toujours gaie. Elle ne voyait jamais les choses que par leur bon côté. Sa bonne figure était tout naturellement souriante. Elle avait un rire sonore qui s’entendait au loin. On disait : “Bon ! voilà la tante Vincente !” Et tout le monde, c’est toutes les femmes que je veux dire ; car pour nous autres, nous sommes toujours graves et taciturnes dans toute la presqu’île. Les hommes n’en étaient pas moins heureux de l’entendre et de la voir. Il y en avait toujours une douzaine debout autour de sa porte, pendant qu’elle causait le soir avec ses voisines.

Elle eut pourtant un sujet de chagrin, quand le préjugé qu’on avait contre l’instruction fut vaincu, et que son école commença à se remplir. C’est qu’il vint des enfants qui avaient, comme elle disait, le ventre creux. Elle les voyait souffrir de la faim sous ses yeux. Elle tira de l’une d’elles l’aveu qu’elle n’avait pas mangé depuis l’avant veille. Elle partagea ses repas avec elle depuis ce jour-là ; mais la pitance, qui était convenable pour une seule, devenait insuffisante pour elles deux. Quand la mère de la pauvre vint à mourir, tante Vincente la garda tout-à-fait. Elle la fit coucher dans son lit, quoiqu’elle n’eût qu’une méchante couverture étroite et déchirée.

C’est alors qu’elle fit une grande découverte : c’est qu’il n’était pas plus difficile de nourrir deux personnes qu’une seule. Les premières semaines avaient été dures. Au bout d’un mois ou deux, les provisions se trouvèrent tellement augmentées que Vincente put ajouter deux, trois, quatre nouvelles venues à sa première pensionnaire. Il fallait l’entendre dire, avec son air capable : “Personne n’a faim chez moi !” Et c’était vrai ; personne n’avait plus faim. Elle réussissait même, ou à peu près, à vêtir les enfants ; la difficulté était de les coucher. On faisait un lit avec un sac de varech, qui ne coûtait rien ; mais les couvertures et l’espace

manquaient. On laissa le dortoir empiéter sur la classe.

Quand il faisait beau, on entassait les sacs de varech devant la maison. Vincente assurait que c’était tout bénéfique, à cause de la ventilation ; mais les mauvais jours, qui étaient presque tous les jours, on empilait les lits et les enfants dans un espace dérisoirement insuffisant.

“Bah ! disait Vincente, ce ne sont pas des princesses !” Je ne vous dirai pas quelle fut la bonne conseillère et la bonne quêteuse qui la conduisit dans tous les châteaux du voisinage, et qui parvint à mettre dans les intérêts M. Morilet, le grand médecin de Vannes ; quand Vincente fut une fois sur cette voie, elle déploya toute son énergie, et le résultat, en moins d’un an, fut le dispensaire avec ouvroir que vous pouvez admirer à Saint-Jean-Brévelay et qui donne l’hospitalité de jour et de nuit à douze jeunes filles, de l’éducation à toutes celles qui en ont besoin et des soins à tous les malades. Vincente était devenue avec le temps la maîtresse de toutes ces belles choses et la bienfaitrice du pays où elle était venue en mendiant trente-deux ans auparavant.

Je me rappelle encore la visite intéressée que je fis à Maxime Du Camp pour lui arracher un prix de vertu. Il m’écouta d’abord avec la gravité d’un juge incorruptible, en caressant sa longue barbe grise. Puis, à mesure que j’étais les pièces sur son pupitre, je voyais ses traits se détendre. Quand je surpris une larme dans ses yeux, je compris que la cause était gagnée. “Nous lui donnerons mille francs !” dit-il en frappant un grand coup de poing sur la table. Mille francs ! Je n’en avais espéré que la moitié. L’Académie, après avoir entendu Maxime Du Camp, vota cette forte somme avec unanimité.

Quand j’annonçai cette bonne nouvelle à Vincente quelques jours après, je trouvai que j’avais maintenant affaire à un esprit de premier ordre. “Je n’ajouterai pas une pomme de terre à l’ordinaire de mes enfants, dit-elle. Il faut songer au lendemain. Brigitte, qui viendra ici après moi, les soignera comme une mère ; mais elle n’a pas le cœur à demander. Il faut lui préparer des ressources.”

C'était désormais son unique souci. Ses derniers jours se sont passés à chercher des ressources pour son œuvre. Elle y a épuisé ses forces ; mais elle a réussi. Quand sa maison a été reconnue comme établissement d'utilité publique, Mme La Goublaye lui a donné par testament une métairie.

Nous avons assisté Vincente à son lit de mort. M. Ozon était encore là, et le recteur, M. Moizan, qui est mort la même année. Ma mère nous avait quittés depuis longtemps. La pauvre Vincente souffrait horriblement depuis plusieurs mois. Elle ne parla que de la "maison" jusqu'à la dernière minute. "Nous ne sommes pas riches, disait-elle,

mais notre vie est assurée. C'est ce qu'il fallait je ne voulais rien de plus. Je dois tout à l'intercession de la bonne madame Sainte-Anne d'Auray, et à votre bonté", dit-elle en regardant ceux qui l'entouraient en pleurant. Ses yeux s'arrêtèrent un moment sur moi. Elle eut la force de me prendre la main et de m'attirer près de son visage, de sorte que j'entendis ses derniers mots qui me descendirent dans le cœur comme une bénédiction. Elle avait dit : "Et à ma bonne chère sainte Marguerite."

*Jules Simon.*

PARIS, mars 1894.

## La Lutte pour la Vie.

DANS LES PROFONDEURS DE L'OcéAN.

Vivant toujours au milieu des animaux qui nous entourent sur terre, nous connaissons leur mœurs et leur instincts ; mais lorsqu'il s'agit du domaine de l'océan, nous touchons à une région où les recherches se hérissent de difficultés, où les moyens d'observation dont nous disposons se heurtent à bien des obstacles, où enfin la plupart du temps nous ne pouvons nous livrer qu'aux plus invraisemblables conjectures. Cependant, plus nous rencontrons de difficultés dans nos recherches, plus les résultats obtenus nous captivent. Si nous parvenons à soulever un coin du voile qui nous dérobaient les mystères de l'océan, nous demeurons anéantis et émerveillés de nos découvertes. Dans cette immensité nous assistons à une lutte perpétuelle pour la vie, lutte pendant laquelle des milliards d'existences sont détruites à chaque instant, à tel point qu'en présence de la réalité, l'imagination humaine reculerait épouvantée.

Pour favoriser cette lutte, la nature s'est montrée prodigue en accordant aux poissons mille stratagèmes, les armant d'organes spéciaux qui leur permettent de saisir leurs proies. Nulle part dans le règne animal elle n'a déployé une telle variété

de moyens mis à la disposition d'un être vivant, pour assurer son existence.

Est-il rien de plus surprenant, par exemple, que de voir un poisson se promener sur la terre ferme afin d'y chasser et capturer des insectes ? un poisson qui manifeste presque une véritable répugnance pour regagner le sein des eaux ? Ce poisson existe cependant : on le nomme communément *Poisson sauteur* (*Périophthalmus*). Aux Indes, aux îles de l'Est Indien, en Australie, on le voit constamment sautant sur les racines des arbres à la recherche d'insectes dont il fait sa nourriture. Lorsque la marée en se retirant laisse à découvert les bancs de vase et de boue, il sort de l'eau et poursuit les petits crabes restés dans ces flaques, ou bien il saute sur les racines des palétuviers, chassant mouches et insectes. Denton le naturaliste a eu toutes les peines du monde à en capturer, tellement les mouvements de ce petit poisson sont vifs et rapides. Pour arriver à ses fins, il avait préparé une sorte de petit bassin peu profond, cherchant à y faire entrer ces êtres singuliers. Ils ne se résignèrent à rentrer dans l'eau que contraints et forcés, mais traversant la mare sans s'y arrêter,

es sortirent tous de l'autre côté et recommencèrent leurs pérégrinations sur terre:

Pour permettre à ce poisson de vivre aussi longtemps hors de l'eau, la nature a muni ses ouïes d'une sorte de récipient osseux garni de nombreux replis et passages lui permettant d'emmagasiner une certaine quantité d'eau qui humecte constamment son appareil respiratoire. Il saute par petits bonds, recourbant pour cela sa queue et la détendant d'un brusque mouvement.

Une autre espèce de poisson emportant également avec lui une provision d'eau et possédant comme le précédent la faculté de circuler sur la terre ferme est le "Poisson grimpeur" (*Anabas scandens*), qui habite aussi les mêmes régions. Fréquemment obligé d'abandonner les mares et les rivières où il vit d'habitude à cause de la dessiccation complète des cours d'eau, on le rencontre à travers champs, sous un soleil torride, à la recherche d'une nouvelle demeure. Ce poisson peut rester deux ou trois jours hors de l'eau et parcourir ainsi plusieurs kilomètres. Pour subvenir à sa nourriture pendant son voyage, grâce à des piquants acérés qui garnissent les côtés de son corps, il peut grimper le long des arbres, s'accrochant à l'écorce et chassant les insectes qui lui servent de nourriture. Il faut avouer que malgré son apparence extérieure, cet animal ressemble bien peu à un poisson avec ses mœurs étranges.

\* \* \*

### Pianos pour les Vacances.

Nous engageons les personnes qui ont l'intention de faire l'acquisition d'un piano pour les vacances, à ne pas manquer d'aller visiter le magnifique établissement de M. L. E. N. Pratte, No. 1676 rue Notre-Dame, Montréal.

M. Pratte vient de recevoir pour les vacances un nouvel assortiment de pianos, et l'on trouvera, comme toujours, à son magasin, le choix le plus considérable et le plus varié du pays, à des prix

aussi bas que peut le comporter la qualité supérieure de ses instruments. M. Pratte qui, en traitant toujours ses clients d'une manière libérale, a réussi à établir une maison de confiance ne tient aucun instrument inférieur et n'emploie pas d'agents; mais on trouvera ses prix plus bas qu'ailleurs pour la même qualité.

A part des instruments neufs dans tous les styles, la maison L. E. N. Pratte a toujours en magasin un assortiment d'une cinquantaine de pianos d'occasion dans tous les prix de \$40.00 à \$250.00. Plusieurs de ces instruments sont comme neufs et sont offerts à une grande réduction. Les personnes qui ne pourraient aller les visiter sont priées de demander les catalogues illustrés. N'importe quel instrument sera expédié sur approbation, sans frais, à n'importe quel quai ou gare dans la province de Québec, et pourra être renvoyé s'il n'est pas satisfaisant.

### Une tasse de café obtenue en un instant



LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable, il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épiciier.

225  
**ARCHAMBAULT**

  
*Photographie Artistique*

1662 Rue NOTRE-DAME,  
MONTREAL.

  
Spécialité de portraits grandeur nature au pastel.

Tout à fait différent du procédé allemand.  
Il ne contient aucun alkali ou autre matière chimique  
dans sa préparation.



LE  
**COCOA**  
DE  
**W. BAKER & CIE**

est absolument pur et soluble.

Il a trois fois la force des cocoas mêlés avec la farine  
de maïs, *arrowroot*, ou sucre, et est par là même plus  
économique, coûtant moins qu'un sou la tasse.

Il est délicieux, nourrissant et facilement digestif.

En vente dans toutes les épiceries.

Walter Baker & Cie., - Dorchester, Mass.

---

## MARCHANDISES DE PRINTEMPS

---

**N'attendez pas** au dernier moment avant de vous déci-  
der sur l'achat d'un costume pour . . .

**La Saison du Printemps.**

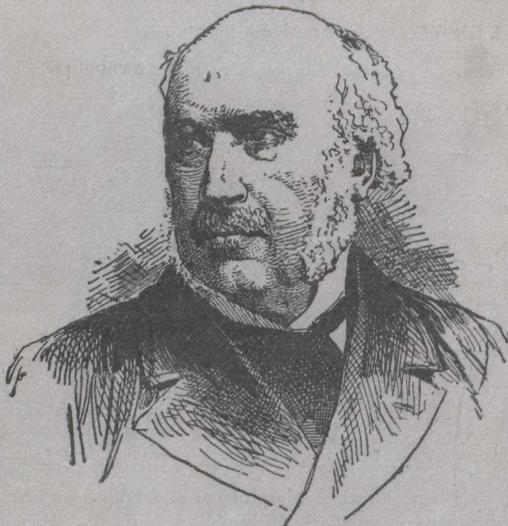
---

Venez dès maintenant, vous trouverez un assortiment plus varié, et nous  
vous aiderons de notre expérience pour faire votre choix.

**VENEZ ET VOUS SEREZ CONVAINCUES**

Qu'un costume fait par un tailleur d'expérience est beaucoup plus  
chic et pas plus coûteux qu'une robe ordinaire.

**L. G. de TONNANCOUR, TAILLEUR POUR DAMES,**  
8 Cote St. Lambert, Montreal.



JULES SIMON.

# VIN MARIANI

Le plus efficace et le plus agréable des toniques et des stimulants, d'un goût très agréable, il convient parfaitement aux convalescents et aux personnes les plus délicates.

Vendu chez tous les Pharmaciens, Epiciers et Marchands de Vins.

Pour Circulaires descriptives, etc., adressez :

## LAWRENCE A. WILSON & CIE

Seuls Agents au Canada pour Mariani & Cie., de Paris, et le Champagne Gold Lack Sec.

28 et 30 rue de l'Hopital - MONTREAL

Je remercie M. Mariani au nom de nos orphelins du sauvetage de l'enfance.

JULES SIMON.

25c.  
PAR BOITE.  
**PILULES DE NOIX LONGUES**  
**MCGALE** POUR  
AFFECTIONS BILIEUSES & C.  
A VENDRE PARTOUT.

Avis aux Familles pour la Conservation de leur Santé.

## LES PILULES DE NOIX LONGUES DE MCGALE

Etant purement végétales peuvent être données en toutes saisons et dans tous les climats ; elles ne contiennent ni mercure ni minéral quelconque.

☞ Pour le Mal de Tête, les Etourdissements et les Dérangements Bilieux.

ARTHUR LEMIEUX, D.C.D., L.C.D. GUSTAVE LEMIEUX, L.C.D.

*A. & G. LEMIEUX,*

CHIRURGIENS-DENTISTES,

187 RUE ST. DENIS

TELEPHONE 7224.

N.B.—Nous apportons un soin tout particulier aux dents des enfants, aux obturations en or et à la correction des dents irrégulières.

C. W. LINDSAY,

Importateur de

## PIANOS ET ORGUES

Salles : 2268, 2270 et 2272

RUE STE. CATHERINE,

Seul Agent pour

HEINTZMAN & CO.,	Pianos,	- - -	Toronto.
DECKER BROTHERS,	"	- - -	New York.
ALBERT WEBER,	"	- - -	"
J. & C. FISCHER,	"	- - -	"
MORRIS,	"	- - -	Listowel, Ont.
MASON & HAMLIN,	Orgues,	- - -	Boston.
W. DOHERTY & CO.,	"	- - -	Clinton, Ont.

Prix Modérés. Conditions : Comptant  
ou par paiements mensuels.

Pianos de toutes les fabriques acceptés en échange.  
Chaque acheteur qui présentera cette annonce recevra un très joli tabouret avec couverture pour piano.